

potestatem habens, et non sicut
Scribæ eorum et Pharisæi.

ayant autorité et non comme leurs
Scribes et les Pharisiens.

Marc., 1, 22; Luc., 4, 32.

CHAPITRE VIII

Guérison d'un lépreux au pied de la Montagne des Béatitudes, (vv. 4-4). — Guérison du serviteur d'un centurion à Capharnaüm, (vv. 5-13). — Jésus guérit aussi la belle-mère de S. Pierre, (vv. 14-15), et de nombreux malades ou possédés, (v. 16). — Accomplissement d'une prophétie d'Isaïe, (v. 17). — Au moment de s'embarquer pour traverser le lac, Notre-Seigneur donne une grave leçon à deux disciples, dont l'un était trop enthousiaste, l'autre trop hésitant. (vv. 18-22). — La tempête miraculeusement apaisée, (vv. 23-27). — Guérison des deux démoniaques de Gadara, (vv. 28-33). — Les Gadaréniens prient Jésus de quitter leur territoire, (v. 34).

3° — Divers miracles de Jésus, VIII, 1-ix, 34.
(Voir 1^{re} page 93 et 2^e page 96.)

Immédiatement après le Discours sur la Montagne, nous trouvons dans le premier Evangile le récit de plusieurs miracles opérés par Notre-Seigneur Jésus-Christ durant la première année de son ministère galiléen. L'intention que se proposait S. Matthieu en groupant ces nombreux prodiges qui se suivent comme « une procession solennelle » (Alford) perce à travers son intéressante narration. Il nous a montré le Législateur, le Roi des intelligences et des cœurs; il veut nous présenter maintenant le Roi des corps et de la nature physique. Il a dépeint Jésus comme Prophète et Docteur de l'humanité, il va le décrire à présent comme le Sauveur venu du ciel pour guérir toutes nos souffrances.

a. Les miracles de Notre-Seigneur Jésus-Christ considérés dans leur ensemble.

Ainsi que nous l'avons promis plus haut, nous allons donner, à propos du premier prodige spécial du Sauveur, un aperçu général qui embrassera tous les faits du même genre. Naturellement, il ne sera question dans cette note ni de la nature du miracle, ni de sa force probante, ni des autres points qui concernent son caractère théologique : nous nous bornerons à quelques indications purement exégétiques, limitées à la puissance miraculeuse du Christ. Ailleurs, sans doute, on traitera des miracles antérieurs à Jésus, qui sont racontés dans l'Ancien Testament, comme aussi de ceux que ses disciples opérèrent après sa mort et dont on trouve la relation soit dans les Actes des Apôtres, soit dans quelques Epîtres du Nouveau-Testament.

1. Jésus devait faire des miracles. C'était une nécessité pour lui, attendu qu'il était le Messie et que depuis longtemps les Pro-

phètes, parlant au nom de Dieu, avaient annoncé que le Christ se manifesterait aux Juifs par de nombreux prodiges. « Deus ipse veniet et salvabit vos; tunc aperientur oculi cæcorum, et aures surdorum patebunt, tunc saliet sicut cervus claudus et aperta erit lingua mutorum », Is. xxxv, 5 et 6; Cf. xliii, 7, etc. Le pouvoir miraculeux entraînait tellement dans le rôle messianique d'après l'opinion populaire justement formée sur cette matière, que nous verrons constamment la foule ou bien proclamer à haute voix que Jésus est le Messie lorsqu'elle lui aura vu faire quelque prodige éclatant, ou bien lui demander un miracle quand elle voudra s'assurer qu'il est vraiment le Christ attendu. Cf. Matth. xii, 23; Joan. vii, 31, etc. Les miracles étaient donc le complément et le sceau de sa doctrine, la marque authentique de sa mission céleste et de sa divinité; Cf. Joan. v, 36; x, 37 et ss.; xvi, 44 et ss.

2. De fait, Jésus a opéré de nombreux miracles, comme l'affirment à plusieurs reprises les quatre Evangiles. Il a opéré non-seulement ceux qui sont racontés en détail par ses biographes inspirés, mais d'autres encore que l'on aurait pu compter par milliers; Cf. Joan. ii, 23; Matth. iv, 23; viii, 16 et parall.; ix, 35; xii, 45 et parall.; xiv, 14, 36; xv, 30; xix, 2; xxi, 14; Luc. vi, 49, etc.

3. Ces miracles de Jésus portent différents noms dans l'Evangile, selon le point de vue auquel les évangélistes se sont placés pour les apprécier. Ils sont appelés *δυνάμεις* (גבורות, Vulg. *virtutes*), actions de force, en tant qu'ils sont la manifestation d'une puissance supérieure; *σημεῖα* (אורות, Vulg. *signa*) lorsqu'on les considère dans leurs relations avec les faits que le Seigneur se propose de contresigner par eux; *τέρατα* (Vulg. *prodigia*)

1. Et lorsqu'il fut descendu de la montagne de grandes foules le suivirent.

1. Cum autem descendisset de monte, secutæ sunt eum turbæ multæ :

ou θαυμάσια (נִפְלְאוֹת, Vulg. *mirabilia*, Matth. xxi. 15) parce qu'ils excitent l'admiration des hommes par les merveilles dont ils se composent; ἔργα (*opera*, spécialement dans le quatrième Évangile, Cf. Matth. xi, 2). Cette dernière appellation est mystérieuse et profonde. Il est utile de remarquer au sujet de ces noms que Jésus-Christ n'a jamais accompli de prodiges proprement dits, et qu'il a même opposé un refus énergique à toutes les demandes qui lui ont été faites par ses amis, par ses ennemis et par le démon. Les miracles du Christ devaient avoir une autre fin que celle d'éblouir : ils ont toujours été des « signs ». Aussi, le divin Maître ne les a-t-il jamais opérés pour sa propre satisfaction, dans l'intérêt de son bien-être. Qu'on les étudie l'un après l'autre dans leurs motifs, on verra qu'ils se ramènent tous à la gloire de Dieu et au salut des hommes.

4. Les miracles particuliers que les évangélistes ont pris soin de nous décrire d'une manière plus ou moins détaillée sont au nombre d'environ quarante. On peut les diviser en deux catégories selon qu'ils émanent plus directement de l'amour ou de la puissance de Jésus. Les miracles d'amour se subdivisent en trois classes : la résurrection des morts, les guérisons mentales et les guérisons corporelles. Ils ont tous pour but de soulager les souffrances physiques ou morales et proviennent de la charité compatissante du Sauveur. L'Évangile cite trois cas de résurrection, et environ six cas de guérison mentale c'est-à-dire d'expulsion des démons, et une vingtaine de guérisons corporelles qui concernent presque tous les genres de maladies, la fièvre, la lèpre, l'anémie, l'hydropisie, l'hémorrhagie, la cécité, la surdité, le mutisme, la paralysie, etc. Les miracles de puissance, qui attestent en Jésus-Christ un droit absolu de contrôle sur toutes les énergies de la nature quelles qu'elles soient, se subdivisent à leur tour en quatre groupes. Il y a les miracles de création, tels que le changement de l'eau en vin et la multiplication des pains. Il y a les miracles produits par l'abrogation des lois ordinaires de la nature, par exemple la Transfiguration, la marche de Jésus sur les eaux, les péches miraculeuses, l'apaisement soudain de la tempête. Il y a les miracles qui supposent un triomphe remporté sur des volontés ennemies, entre autres la double expulsion des vendeurs du temple, la chute des hommes d'armes venus pour arrêter Notre-Seigneur à Gethsémani. Il y a enfin les miracles de destruction ; mais on n'en signale

qu'un exemple, celui du figuier desséché, à moins qu'on ne veuille ranger dans cette classe la suffocation des pourceaux de Gadara, qui en réalité retombe sur les démons plutôt que sur Jésus-Christ.

5. Les évangélistes n'ayant rapporté en détail qu'un nombre si restreint de miracles, on peut se demander quels sont les motifs qui ont déterminé leur choix. Le P. Coleridge, *Public Life of Jesus*, établit là-dessus les règles suivantes : « Quelque-fois nous avons une série de guérisons de différentes espèces réunies comme par manière de spécimens ; le plus souvent, les miracles racontés sont ceux qui ont quelque importance au-delà d'eux-mêmes, par exemple ceux qui sont associés à une doctrine particulière, ceux qui ont occasionné une discussion, ceux qui ont influé jusqu'à un certain point sur les actes de Notre-Seigneur ou de ses adversaires ». Pour les miracles de même que pour la prédication, si Dieu n'a point permis qu'il tout nous fût conservé, du moins il a bien voulu que des échantillons des divers genres nous fussent transmis, de telle sorte que nous pouvons juger de ce qui manque par le peu que nous possédons.

b. Guérison d'un lépreux, VIII, 1-4. Parall. Marc., I, 40-45 ; Luc., vi, 12-16.

CHAP. I. — 1. — *Quum autem descendisset.* Dans le grec, καταβάντι δὲ αὐτῷ, au datif absolu ; à moins qu'on ne préfère regarder le second αὐτῷ comme un pléonasme. — « Recte post prædicationem atque doctrinam signorum offertur occasio, ut per virtutum miracula præteritis apud audientes sermo firmetur », S. Jérôme, in h. l. Les miracles en action s'ajoutent donc à celui de la parole pour le compléter et pour l'authentifier en quelque sorte. Notre-Seigneur Jésus-Christ fait ainsi pour lui-même ce qu'il fera pour ses disciples après son Ascension : « Domino cooperante et sermonem confirmante, sequentibus signis », Marc. xvi, 20. — Le miracle de la guérison du lépreux nous est raconté presque dans les mêmes termes par les trois synoptiques ; toutefois ils ne lui accordent pas la même place dans leur arrangement des faits. S. Luc le rapporte immédiatement avant le Discours sur la Montagne, S. Matthieu immédiatement après ; dans le second Évangile, il suit la guérison de la belle-mère de S. Pierre. L'indication très-précise du temps, qui existe dans la relation de S. Matthieu tandis qu'elle manque dans les deux autres, semble donner gain de cause au premier évangéliste. — *Secutæ sunt eum turbæ multæ.* Beau cortège

2. Et ecce leprosus veniens, adorabat eum, dicens : Domine, si vis, potes me mundare.

Marc., 1, 40; Luc., 5, 12

populaire que nous trouverons désormais très-souvent aux côtés de Jésus. La foule émerveillée accompagne l'Orateur qui vient de la charmer et elle lui procure ce modeste triomphe. — *Et ecce* : c'est la transition favorite et pittoresque de S. Matthieu, pour signifier « tout-à-coup » — S. Luc suppose que le miracle eut lieu dans une ville, qu'il ne nomme pas, « quum esset in una civitatem », v, 12 : c'était ou bien Capernaüm ou quelque bourg du voisinage situé au pied de la Montagne des Béatitudes. — *Leprosus*. La lèpre, qui couvrirait hideusement cet infortuné (« vir plenus lepra », Luc. v, 12), est une maladie bien connue, qui a toujours été l'un des plus terribles fléaux de l'Orient, spécialement de l'Égypte et de la Syrie, y compris la Palestine. On en distingue quatre espèces : l'éléphantiasis qui fut probablement la maladie de Job, la lèpre noire, la lèpre rouge et la lèpre blanche. Cette dernière a toujours été la plus fréquente en Palestine ; on la nomme aussi lèpre mosaïque, parce que Moïse en dépeint tout au long les symptômes et les différentes phases dans les chapitres xii et xiv du Lévitique. Elle commence par des taches blanchâtres qui, grosses tout au plus comme des pointes d'aiguille lorsqu'elles commencent à se manifester, ne tardent pas à envahir la surface entière ou du moins de larges parties du corps. Du dehors, le mal pénètre au-dedans, atteignant peu à peu les chairs, le système nerveux, les os, la moelle et les tendons. Son action dissolvante est telle que les membres tombent à la fin littéralement par morceaux. Elle agit cependant avec une certaine lenteur, dévorant, consumant à la longue ses victimes qui finissent par mourir après avoir enduré d'affreuses souffrances physiques et morales. Quoique la nature ait parfois réussi à surmonter cette triste maladie, l'art humain est incapable de la guérir ; aussi S. Cyrille d'Alexandrie la nommait-il *πάθος οὐκ ἰάσιμον*. Epidémique, ou du moins regardée comme telle dans l'antiquité (les médecins n'ont pas encore pu s'accorder sur ce point), elle transformait ceux qu'elle avait atteints en parias ou en excommuniés de la vie sociale, auxquels le séjour dans les villes était interdit. Aujourd'hui, de même qu'au temps d'Élisée, on les rencontre réunis par groupes aux portes des bourgades de la Palestine, tâchant d'exciter la pitié des passants par l'exhibition de leurs plaies. Tous les pèlerins de Jérusalem ont pu apercevoir ceux que la police turque a relégués dans de misérables huttes

2. Et voilà qu'un lépreux vint et l'adora, disant : Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir.

sur le mont Sion. Nous renvoyons, pour de plus amples informations à Rhenferd, de *Lepra cutis Hebræorum* ; Rayer, *Traité théorique des maladies de la peau* ; Roussille-Chamseru, *Recherches sur le véritable caractère de la lèpre des Hébreux* ; Cazenave, *Abrégé pratique des maladies de la peau* ; Thomson, *The Land and The Book*, p. 654. Notons encore quelques traditions curieuses des Rabbins sur la lèpre : « Ob maledicentiam linguarum homines puniuntur lepra... Homo constat dimidia aqua et dimidio sanguine. Quamdiu juste vivit, non plus est aqua in homine quam sanguinis ; quando peccat, tunc vel aqua exuberat et fit hydropicus, vel sanguis superat aquam et fit leprosus », Otho, *Lexic. Rabbin.* s. v. *Leprosus*. D'après l'opinion publique la lèpre était toujours le châtiment de quelques crimes secrets ou manifestes ; aussi l'appelait-on emphatiquement « le doigt de Dieu ». — *Adorabat eum* ; « genu flexo », Marc. 1, 40 ; « procidens in faciem », Luc. v, 12 ; trois expressions pour désigner le même geste de profonde révérence, pratiqué à la façon des Orientaux. — *Dicens, Domine. κύριε (κύρις, Mâr)* était l'appellation honorifique que l'on adressait à toutes les personnes auxquelles on voulait témoigner du respect. — A ce titre, le lépreux ajoute une prière simple, mais émouvante : *si vis, potes me mundare*, ou plus délicatement encore d'après le grec : « si vous voulez (εάν θέλῃς), vous pouvez me guérir. » Vous pouvez, c'est un fait indubitable dont je suis parfaitement sûr ; consentirez-vous ? Je l'espère de votre bonté, mais je n'ai pas le droit de vous importuner. « Qui voluntatem rogat, de virtute non dubitat », dit fort bien S. Jérôme, in h. l. Quel grand acte de foi ! Peut-être ce lépreux a-t-il entendu parler des miracles antérieurs de Jésus, Cf. Matth. iv, 23-24 ; peut-être, se tenant à quelque distance de la foule, avait-il été l'un des auditeurs du Sermon sur la Montagne qui lui avait fait concevoir une haute opinion de l'Orateur, le lui montrant comme un Prophète, ou même comme le Messie. — Il ne dit pas : Vous pouvez me guérir ; mais, par allusion à la nature de son mal, Vous pouvez me purifier, καθαρίσαι. La lèpre en effet rendait impur au point de vue légal, Lev. xiii, 8 ; et c'est en partie pour ce motif que, d'après une prescription mosaïque, ibid. ix, 45, les lépreux devaient, quand ils voyaient un passant s'approcher d'eux, l'avertir de leur infirmité en criant : טמא, טמא, *Tamé, tamé*, « Impur, impur ! »

3. Et Jésus, étendant la main, le toucha, disant : Je le veux, sois guéri. Et aussitôt sa lèpre fut guérie.

4. Et Jésus lui dit : Vois, n'en parle à personne, mais va, montre-

3. Et extendens Jesus manum, tetigit eum, dicens : Volo, mandare. Et confestim mundata est lepra ejus.

4. Et ait illi Jesus : Vide, nemini dixeris : sed vade, ostende te sacer-

3. — *Et extendens Jesus manum.* Le Seigneur est toujours prêt à secourir ceux qui souffrent, quand ils implorent sa pitié. La requête du pauvre lépreux est à peine exprimée qu'elle est déjà exaucée. La main de Jésus devance sa parole; il l'étend comme un signe de sa puissance et de sa volonté. L'approchant du malade, *tetigit eum*, sans crainte de se souiller par ce contact, Cf. Lev. v, 3, parce que le pouvoir supérieur qui suspend les lois de la nature peut suspendre à plus forte raison une loi cérémonielle; Cf. III Reg. xvii, 24; IV Reg. iv, 34. — Nous verrons fréquemment Notre-Seigneur Jésus-Christ guérir de cette manière les malades qui s'adressaient à Lui et faire servir son corps adorable d'instrument pour la transmission des faveurs surnaturelles, de même qu'aujourd'hui encore, dans les Sacraments, il emploie la matière pour communiquer la grâce. — *Volo, mandare.* « Echo prompta ad fidem leprosi maturam. Ipsa leprosi oratio continebat verba responsionis optata », Bengel, Gnom. in h. l. Jésus fait donc au suppliant l'honneur d'employer les termes mêmes de sa supplique pour lui accorder le bienfait qu'il demande. « *Volo* » : qui, à part Dieu, avait jamais prononcé en des circonstances analogues ce mot du commandement ? Ce n'est pas ainsi que parlait Moïse quand il souhaitait d'opérer la guérison de sa sœur Marie, atteinte, elle aussi, de la lèpre; Cf. Num. xii, 13. — *Et confestim...* L'effet est aussitôt produit : aucun mal ne saurait résister un seul instant à ce céleste médecin.

4. — Avant de se retirer, Jésus fait à celui qu'il vient de guérir deux recommandations qui nous surprennent tout d'abord. La première contient une défense, la seconde un ordre. — *Vide, nemini dixeris.* C'est la défense; nous l'entendrons maintes fois par la suite, à l'occasion de miracles semblables. Cf. Matth. ix, 30; xii, 46; xvi, 20; xvii, 9; Marc. iii, 42; v, 43; vii, 86; viii, 26, etc.; Luc. viii, 56; ix, 24. On a déterminé en sens très-différents les motifs qui ont porté Jésus à l'imposer à un certain nombre des malades qu'il guérissait. Voir Maldonat in h. l. S. Marc indique pourtant d'une manière bien claire la vraie raison de cette prohibition, lorsqu'il ajoute à la suite des paroles de Notre-Seigneur : « At ille (scil. leprosus) egressus cepit predicare et diffamare sermonem, ita

ut jam non posset (Jesus) manifeste introire in civitatem, sed foris in desertis locis esset, et conveniebat ad eum undique ». Cf. Luc. v, 45. En s'opposant à ce qu'on proclamât à son de trompe les prodiges de guérison qu'il opérât, Jésus voulait donc éviter de surexciter les esprits et d'occasionner par là-même les agitations messianiques qui tendaient à se produire après ses miracles, Cf. Joan. vi, 44, 45. En provoquant, quoique malgré lui, l'enthousiasme des foules à cette époque de son ministère, il craignait de nuire à son œuvre, soit en paraissant se prêter aux espérances profanes et politiques associées par ses compatriotes au nom du Messie, soit en développant trop tôt et trop vivement la jalousie de ses ennemis. Plus tard, quand son heure sera venue, il cessera de s'opposer à la divulgation de ses prodiges. Pour le moment, il veut pratiquer lui-même le premier ce qu'il a enseigné par rapport aux bonnes œuvres : « Hoc dixit ad exemplum, quia supra docuerat abscondere opera bona », S. Thomas. — Plusieurs commentateurs, entre autres Olshausen, Stier, Bisping, etc., croient que cette recommandation du Sauveur était faite en outre dans l'intérêt personnel du miraculé. Ils s'appuient, pour le prouver, sur ce que Jésus donnait parfois à ceux qu'il avait guéris un ordre entièrement opposé, Cf. Marc. v, 49, ou bien sur ce que les miracles dont il interdisait la publication avaient eu des foules considérables pour témoins. Le divin Maître se serait donc alors proposé de faire rentrer en lui-même le malade miraculeusement rendu à la santé, de l'engager à ne pas faire parade de sa guérison surnaturelle, mais à en remercier Dieu par une vie plus fervente. — Nous avons vu plus haut, d'après S. Marc, que le lépreux n'eut rien de plus pressé que d'aller raconter le prodige dont il venait d'être l'objet. — *Vade, ostende te sacerdoti...* Par ces mots, Jésus-Christ ordonne deux choses au lépreux; il devra en premier lieu se présenter au prêtre du district pour en obtenir une déclaration de guérison complète. La lèpre faisant contracter une souillure légale, les prêtres étaient naturellement constitués les juges de son apparition et de sa cessation. — En second lieu, le miraculé devra offrir *munus quod præcepit Moyses*. C'était un sacrifice proprement dit, qui consistait pour les riches en une brebis d'un an et deux agneaux,

doti, et offer munus quod præcepit Moyses, in testimonium illis.

Levit., 14, 2.

5. Cum autem introisset Caphar-

toi au prêtre et offre le don que Moïse a prescrit et qu'il leur soit un témoignage.

5. Et lorsqu'il fut entré dans Ca-

pour les pauvres en un seul agneau accompagné de deux tourterelles. Cf. Lev. xiv, 10. 21. 22 : on trouvera dans ce passage d'intéressants détails sur la manière dont ces différentes victimes devaient être immolées et offertes au Seigneur, comme aussi sur les cérémonies qui accompagnaient la réintégration du lépreux dans tous ses droits de citoyen. En somme, Jésus pr. écrit au lépreux d'agir comme s'il avait été guéri d'après les lois ordinaires de la nature. — *In testimonium illis* : cette dernière parole a reçu des interprétations très-discordantes. En témoignage de quoi ? se sont demandé les exégètes. Les uns ont répondu avec S. Jean Chrysostôme, qu'en agissant selon qu'il lui était prescrit, le lépreux témoignerait du respect de Jésus pour la Loi mosaïque. Les autres ont dit, — et leur sentiment nous paraît beaucoup plus probable, — qu'il n'est pas question d'une chose si relevée, mais simplement d'attester la guérison du malade. Le pronom « illis » a occasionné une seconde discussion. Désigne-t-il les prêtres ou bien le peuple ? On peut le rattacher à « sacerdoti », bien que ce nom soit au singulier, en admettant l'emploi d'une « enallage numeri », figure fréquente dans la Bible et dans les ouvrages classiques ; alors, le sens sera : Ton offrande, portée à Jérusalem, prouvera aux prêtres que tu es guéri ; ou bien, selon d'autres : Elle leur prouvera ma puissance miraculeuse, et tu seras toi-même un témoignage vivant contre eux, s'ils refusent d'y croire. « Ut inexcusabiles essent sacerdotes, si in ipsum non crederent cujus miracula probassent », Maldon. On peut aussi rattacher « illis » au nom collectif « nemini », ce qui donne le sens suivant que nous croyons préférable : Ton sacrifice, reçu par les prêtres, sera en quelque sorte ton certificat authentique de guérison pour tes compatriotes, qui te restitueront tes droits à la vie commune.

c. Guérison du serviteur d'un centurion, viii, 5-13. Parall. Luc., vii, 1-10.

« Ce récit, dit Olshausen in h. l., est une des perles nombreuses dont l'histoire évangélique est ornée. » S. Luc, qui l'a également inséré dans sa biographie de Jésus, le place aussitôt après le Sermon sur la Montagne, ce qui ne fait pas une grande différence. Il existe entre les deux narrateurs des divergences plus notables, qui ont d'une part fait crier à la contradiction dans le camp rationaliste, d'autre part fait croire à la distinc-

tion des événements. Mais c'est bien un seul et même trait que racontent S. Matthieu et S. Luc, et ils le racontent bien de la même manière ; seulement S. Luc donne des détails plus complets, tandis que S. Matthieu abrège et résume à sa façon accoutumée, se bornant aux indications nécessaires, pour aller droit à ce qui entrerait davantage dans son plan christologique.

5. — *Quum... introisset Capharnaum*. Cette ville fut le théâtre du miracle ; Jésus y rentrait après son grand discours de Kourouñal-Hattin. — *Accessit ad eum*. Suivant S. Luc, le centurion semble n'être pas venu en personne auprès de Notre-Seigneur et ne lui avoir pas adressé une seule fois directement la parole ; il se contenta de lui envoyer deux députations successives qui lui présentèrent sa requête. Les Manichéens, gênés dans leurs doctrines par la pensée du v. 11, profitaient déjà de cette contradiction apparente pour nier la véracité du fait tout entier. S. Augustin leur montre avec esprit l'injustice dont ils se rendaient volontairement coupables. Comme si, dit-il, un narrateur qui mentionne certain détail contredisait un autre narrateur qui l'omet ! comme si celui qui attribue un acte à une personne contredisait un autre narrateur plus exact qui affirme qu'elle l'a opéré par un intermédiaire ! N'est-ce pas ainsi qu'agissent tous les historiens ? N'est-ce pas ainsi que l'on parle à chaque instant dans la vie privée ? « Quid ergo, quum legimus, obliviscimur quemadmodum loqui soleamus ? An scriptura Dei aliter nobiscum fuerat quam nostro more locutura ? » Contr. Faust. xxxiii, 7-8 ; Cf. de Cons. Evang. ii, 20. Cette réponse n'a rien perdu de sa valeur. S. Matthieu se conduit donc en cet endroit d'après l'axiome juridique : « Qui per alium facit, per se ipsum facere censetur ». On peut du reste concilier plus parfaitement encore les deux écrits en admettant avec S. Jean Chrysostôme que le centurion vint lui-même auprès de Jésus à la suite de ses délégués. — *Centurio, ἐκατόνταρχος*. Un centurion, dans l'armée romaine, était un officier qui commandait à une compagnie de cent soldats, ainsi qu'on le voit par son nom. On sait qu'à Rome l'armée se composait d'un certain nombre de légions ; chaque légion se divisait en dix cohortes, la cohorte en trois maniples, le maniple en deux centuries, ce qui faisait 60 centuries ou 6000 hommes par légion. Il est remarquable que tous les centurions qui figurent dans le Nouveau Testament

pharnaüm un centurion s'approcha de lui, le priant,

6. Et disant : Seigneur, mon serviteur git paralytique dans ma maison et il souffre extrêmement.

7. Jésus lui dit : J'irai et je le guérirai.

naum, accessit ad eum centurio, rogans eum,

Luc., 7, 1.

6. Et dicens : Domine, puer meus jacet in domo paralyticus, et male torquetur.

7. Et ait illi Jesus : Ego veniam, et curabo eum.

sont mentionnés d'une manière très-honorable : ce sont, outre le nôtre, le centurion du Calvaire, xxvii, 54, le centurion Corneille baptisé par S. Pierre, Act. x, et le centurion Jules qui traita S. Paul avec bonté, Act. xxvii, 3-43. Dans tous les temps et chez tous les peuples, alors même que tous les grands principes avaient sombré, on a retrouvé dans les armées quelques débris des vertus morales et religieuses. — Le héros de ce récit était en garnison à Capharnaüm : il était donc au service du tétrarque Hérode Antipas, dont l'armée avait été organisée d'après le système romain et se composait en majeure partie de soldats étrangers. Né dans le paganisme, ainsi que nous l'apprend très-clairement le v. 40, il avait senti, comme tant d'autres, le vide et la fausseté de sa religion ; son séjour en Palestine lui avait permis d'étudier de près le Judaïsme qui à cette époque intéressait si vivement, quoique à divers titres, le monde grec et romain. Il s'y était attaché au point de faire bâtir à ses frais une synagogue à Capharnaüm, Cf. Luc. vii, 5 ; peut-être même avait-il été admis au nombre des prosélytes, ces hommes, païens par la race, à demi Juifs par les croyances et les pratiques religieuses, que Dieu se préparait en grand nombre chez les Grecs et les Romains, pour en faire des anneaux de communication entre le Mosaïsme et le Paganisme. C'était dans tous les cas une âme noble et généreuse. Il est évident qu'il avait entendu parler de Jésus, de ses prodiges, des espérances que l'on commençait à fonder sur lui : il avait même pu l'apercevoir dans les rues de Capharnaüm, assister à quelqu'une de ses prédications. Cela avait suffi pour lui faire concevoir une haute idée de son pouvoir ; aussi est-ce à lui qu'il pense immédiatement, dès qu'il a besoin d'un secours.

6. — *Puer meus*, c'est-à-dire « servus meus », d'après le v. 9 et d'après S. Luc, vii, 2. καλούνται παῖδες οἱ δοῦλοι παρὰ τοῖς ἑβραίοις, κἀν ὧσι πρεσβύτεροι, Pollux. iii, 8 ; de même chez les Latins, de même chez les Hébreux qui disent souvent עבד pour עבד. C'était, selon S. Luc, un excellent serviteur auquel le centurion tenait beaucoup. Cicéron s'excusait d'éprouver un profond chagrin par

suite de la mort d'un esclave fidèle, tant les maîtres avaient alors à cœur de manifester leur antipathie pour ces êtres infortunés : la condescendance ouverte du centurion pour son serviteur dénote donc la bonté de son caractère. — *Jacet paralyticus*. Le grec βέβληται, peut signifier « jacet » ou « percussus est » ; nous disons de même dans ce second sens : Il a été frappé de paralysie. « Jacet » indique l'impuissance totale du malade. Le médecin Coru. Celsus, contemporain de Notre-Seigneur Jésus Christ, fait dans ses œuvres, iii, 27, la réflexion suivante sur l'emploi de l'expression Paralysie au temps où il vivait : « La cessation de l'activité des nerfs est une maladie fort répandue. Quelquefois elle attaque tout le corps, souvent aussi elle n'en atteint qu'une partie. Les anciens écrivains nommaient le premier cas apoplexie, ἀποπληξία, et le second paralysie, παράλυσις ; mais je m'aperçois qu'aujourd'hui on emploie dans les deux cas le nom de paralysie. Ordinairement, ceux qui souffrent d'une paralysie universelle sont emportés d'une manière rapide ; sinon, ils peuvent bien vivre quelque temps encore, mais ils recouvrent rarement la santé et traînent presque toujours une existence misérable. Pour ceux qui ne sont que partiellement atteints, leur mal n'est jamais bien violent, il est vrai, mais il est souvent très-long et incurable ». Les mots *male torquetur* ajoutés par S. Matthieu et l'observation de S. Luc : « erat moriturus », semblent indiquer, d'après cela, que le serviteur du centurion avait été récemment frappé d'apoplexie.

7. — *Ego veniam*... Le besoin est pressant et réclame un prompt secours ; Jésus offre sans délai ses services et, suivant S. Luc, se dirige immédiatement vers la maison du centurien. C'est la seule fois qu'il fait de lui-même des avances pour guérir un malade et il les fait pour un pauvre serviteur ! Les anciens interprètes ont remarqué qu'il n'y eut rien de semblable pour le fils de l'officier royal, Cf. Joan. iv, 50, bien qu'il ait été pareillement guéri à distance. Quand la foi était très-vive, comme il arriva dans la circonstance présente, Jésus ne la mettait pas à l'épreuve.

8. Et respondens centurio, ait : Domine, non sum dignus ut intres sub tectum meum ; sed tantum dic verbo, et sanabitur puer meus.

Luc., 7. 6.

9. Nam et ego homo sum sub potestate constitutus, habens sub me milites, et dico huic : Vade, et vadit ; et alii : Veni, et venit ; et servo meo : Fac hoc, et facit.

10. Audiens autem Jesus, miratus est, et sequentibus se dixit : Amen dico vobis, non inveni tantam fidem in Israel.

8. Et le centurion répondit : Seigneur je ne suis pas digne que vous entriez sous mon toit, mais dites seulement une parole et mon serviteur sera guéri.

9. Car moi je suis un homme soumis à la puissance d'un autre, ayant sous moi des soldats, et je dis à celui-ci : Va ! et il va, et à un autre : Viens ! et il vient, et à mon serviteur : Fais ceci ! et il le fait.

10. Or, en l'entendant, Jésus admira et dit à ceux qui le suivaient : En vérité je vous le dis, je n'ai pas trouvé une si grande foi en Israël.

8. — *Et respondens...* Ce furent les amis personnels du centurion, envoyés par lui à Jésus au moment où le divin Maître approchait de sa maison, qui portèrent cette réponse admirable. — *Domine, non sum dignus.* Sentiment d'une profonde humilité. Lui païen, lui pécheur, il ne se croit pas digne de recevoir une telle visite ; la démarche de Jésus le remplit d'une sainte frayeur. Dans le texte grec le pronom *μου* placé en avant exprime très-bien la pensée qui le domine et le contraste qui l'épouvante. D'ailleurs, continue-t-il, outre que j'en suis indigne, cela n'est point du tout nécessaire. — *Sed tantum dic verbo et...* C'est le sentiment d'une foi vive, toute spirituelle, qui lui fait tenir un tel langage. « Dic », hébraïsme pour signifier « Impera » ; « verbo », par une parole, en grec *λογῶ* au datif instrumental. La Recepta porte *λόγον*, mais les meilleurs autorités sont contre elle. — Le centurion a mérité que sa belle réponse, insérée dans les prières liturgiques, fût répétée chaque jour au Saint Sacrifice avant la communion du prêtre et des fidèles.

9. — *Nam et ego...* Aux paroles qui précèdent il ajoute, pour prouver qu'un seul mot de Jésus, prononcé à distance, peut produire l'heureux effet qu'il désire, un raisonnement tout militaire qui donne à cette scène un cachet parfait d'authenticité. « *Sapientia fidelis ex ruditate militari pulchre elucens* », Bengel. — *Sub potestate constitutus.* Beau trait d'humilité que S. Bernard relève dans les termes suivants : « O prudens et vere corde humilis anima ! dicturus quod praelatus esset militibus, repressit extollentiam confessione subjectionis ; imo præmisit subjectionem », Epist. cccxcii. Le centurion argumente « a minori ad majus ». Moi, je ne suis qu'un officier subalterne, et pourtant ma parole est toute-puissante sur mes subordonnés ; elle produit des merveilles d'obéissance : à plus forte

raison la vôtre, puisque vous êtes l'« Imperator spiritualis », le vrai Général en chef de toutes les armées célestes. Il compare ainsi la situation de Jésus-Christ, par rapport au monde invisible et aux forces mystérieuses de la nature, à sa propre situation. Les maladies sont des soldats qui doivent obéir au commandement du Chef suprême. Peut-être son imagination, encore imbuë de superstitions païennes, les lui représentait-elle sous la forme de mauvais génies qui devaient s'enfuir au plus vite sur un mot du Sauveur. Quoi qu'il en soit, il a parfaitement démontré que la présence personnelle du divin Médecin n'est pas indispensable.

10. — *Audiens autem Jesus miratus est.* Jésus s'étonne ! Les Évangiles ne mentionnent qu'à deux reprises, ici et Marc. vi, 6, à propos de l'incrédulité des habitants de Nazareth, ce genre d'émotion dans l'âme de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Dans ce que nous venons de lire il y avait un tel mélange de foi et d'humilité, que le Sauveur lui-même éprouve un sentiment d'admiration. Et cependant le « nil mirari » est une règle de la perfection divine ; mais Jésus est homme en même temps qu'il est Dieu, et il peut s'étonner sans préjudice de sa science universelle, de même qu'un astronome contemple avec admiration une éclipse qu'il a depuis longtemps prévue et prophétisée, Cf. Thom. Aq. Summ. Theol. 3 p. q. 45, a. 18. — La foi du Centenier méritait un éloge public et une récompense : Jésus lui accorde successivement ces deux choses. Nous trouvons l'éloge dans la seconde partie du v. 10 : *Et sequentibus se dixit...* *Non inveni.* Notre-Seigneur y rattache un grave avertissement pour les Juifs. — *In Israel,* dans le grec *οὐδὲ ἐν τῷ Ἰσραὴλ*, « ne in Israel quidem ». Les Israélites devaient être excellemment le peuple de la foi au Messie. Comme nation privilégiée, ils

11. Aussi je vous dis que beaucoup viendront de l'Orient et de l'Occident et s'assoieront avec Abraham, Isaac et Jacob dans le royaume des cieux;

12. Et les fils du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures : là, il y aura des pleurs et des grinements de dents.

13. Et Jésus dit au centurion :

14. Dico autem vobis, quod multi ab Oriente et Occidente venient, et recumbent cum Abraham, et Isaac, et Jacob in regno celorum.

Malac., 1. 11.

12. Filii autem regni ejicientur in tenebras exteriores : ibi erit fletus, et stridor dentium.

13. Et dixit Jesus centurioni :

n'existaient qu'en vue du Christ; leur histoire, leurs institutions théocratiques étaient, et dans l'ensemble et dans le détail, une perpétuelle préparation au Christ; le Christ devait être un des leurs même selon la chair, et voici qu'un païen les devance!

14. — Mais ce n'est pas tout. En ce moment, le centurion apparaît à Jésus comme le représentant de ces nombreux convertis du paganisme qui ont cru et qui croiront encore en Lui. Elargissant sa pensée, il passe du particulier au général et affirme que ce capitaine sera suivi par toute une armée, de soldats animés du même esprit, *multi... venient*. Au lieu de ce vague « multi », Jésus aurait pu dire « ethnici », mais sa délicatesse veut adoucir le coup porté à ses concitoyens : Ἰνα μὴ πλῆξη τοὺς Ἰουδαίους; ἀλλὰ συνεσχισμένως εἶπεν Ἀπὸ ἀνατολῶν κ. τ. λ., Théophylacte. — *Ab Oriente et Occidente* : expression hébraïque, qui désigne tous les peuples du globe, sans distinction de nationalité; « posuit enim duas remotissimas partes pro omnibus », dit Maldonat d'après S. Augustin. — *Et recumbent, ἀνακλιθήσονται*. Ces verbes signifient être assis, ou plutôt être couché à table, suivant la mode orientale. Jésus-Christ, à la suite d'Isaïe, xxv, 6, et des Rabbins, aime à représenter le royaume du ciel sous la figure riante d'un festin auquel il invitera ses fidèles disciples, de même qu'un père de famille réunit ses enfants autour de sa table; Cf. Luc. xiv, 7; Matth. xxii, 1 et ss.; xxvi, 29. Rien ne saurait mieux dépeindre en effet les délices, la sécurité éternelle et la communion intime des élus. — Les païens, invités par masses à ce royal banquet, auront l'honneur d'en goûter la suavité dans la sainte compagnie des ancêtres les plus illustres des Juifs, *cum Abraham et Isaac et Jacob*, bien qu'ils ne soient que les fils spirituels de ces grands patriarches. « Est notanda emphasis in hoc verbo, quasi diceretur : Omnes Judæi tam sanctos se existimant, ut cum extraneo nolint cibum capere; at multi extranei cum ipsorum majoribus, quorum nomina Judæi solent jactare, cibum capient, ipsis Judæis exclusis », Grotius, Annotat. in h. l.

12. — Car les Juifs en seront exclus, du moins pour la plupart; Jésus-Christ l'annonce clairement, en continuant la métaphore qu'il a commencée. — *Filii autem regni* est une façon de parler tout hébraïque dont on rencontre maints exemples dans le Nouveau Testament. Cf. Eph. ii, 2; v, 8; Joan. xvii, 42; II Thess. ii, 3; I Petr. i, 14; II Petr. ii, 44, etc. Les fils du royaume ne sont autres que les héritiers présomptifs auxquels ils est destiné. Cette expression désigne ici les Juifs qui, nous l'avons vu, étaient appelés les premiers par Dieu à la participation du royaume messianique. Fils de la théocratie qui était le royaume typique, ils devaient l'être aussi du royaume réel et figuré. — *Ejicientur*, contrairement à ce qui avait été tracé tout d'abord dans le plan divin, Cf. Rom. ix, 25; mais Israël n'a pas le droit de se plaindre de ce changement de destinées qui mettait les Gentils à sa propre place; toute la faute en retombe sur lui. « In oliva non inveni quod inveni in oleastro. Ergo oliva superbiens præcidatur; oleaster humilis inseratur. Vide inscientem, vide præcidentem », S. August. in Joan. Tract. xvi, ad fin.; Cf. Matth. xxi, 43. — *In tenebras exteriores*, c'est-à-dire, « quæ extra regnum Dei sunt. » Alors comme de nos jours, les grands repas avaient ordinairement lieu le soir et la salle du festin était splendidement éclairée; mais au dehors, dans la rue, régnaient les ténèbres les plus complètes. Jésus-Christ veut donc exprimer par cette image l'expulsion des Juifs de son royaume. — *Ibi erit fletus et stridor dentium* : symbole du désespoir, de la violente douleur auxquels seront en proie les malheureux qui n'auront pas été invités aux noces éternelles de l'Agneau. — Combien les compatriotes du Sauveur pensaient différemment! « In mundo futuro, dixit Deus, mensam ingentem vobis sternam, quod Gentiles videbunt et pudebunt », Tanchum. ap. Schoettgen, Horæ in h. l. Et voici que le contraire aura lieu!

13. — *Et dixit Jesus... Vade...* Digne récompense de la foi du centurion. « Oleum misericordiæ (Jesus) in vase fiduciæ ponit », S. Bern. Serm. iii de Anima. — *Fiat tibi*.

Vade, et sicut credidisti, fiat tibi.
Et sanatus est puer in illa hora.

14. Et cum venisset Jesus in domum Petri, vidit socrum ejus jacentem, et febricitantem.

15. Et tetigit manum ejus, et dimisit eam febris, et surrexit, et ministrabat eis.

16. Vespere autem facto, obtulerunt ei multos dæmonia habentes; et ejiciebat spiritus verbo: et omnes male habentes curavit.

■ Marc., 1, 32.

Va, et qu'il te soit fait comme tu as cru. Et le serviteur fut guéri à cette heure même.

14. Et lorsque Jésus fût venu dans la maison de Pierre, il vit sa belle-mère gisant tourmentée par la fièvre.

15. Il toucha sa main et la fièvre la quitta; elle se leva et elle les servait.

16. Quand le soir fut venu, on lui présenta beaucoup de démoniaques, et il chassait les esprits par sa parole et il guérit tous les malades;

Devant ce « fiat » auquel rien ne résiste, la maladie s'enfuit aussitôt, et à l'instant même où il était prononcé, *in illa hora*, le serviteur est rendu complètement à la santé.

d. Guérison de la belle-mère de S. Pierre et d'autres nombreux malades, §§. 14-17. Parall. Marc., I, 29-34; Luc., IV, 38-41.

14. — A partir de cet endroit, S. Matthieu abandonne pendant quelque temps l'ordre véritable des faits pour suivre un enchaînement purement logique. D'après les récits parallèles de S. Marc et de S. Luc, réglés ici suivant l'ordre chronologique, la guérison de la belle-mère de S. Pierre eut lieu peu de temps après l'installation de Jésus-Christ à Capharnaüm, à une date antérieure à celle du Sermon sur la Montagne. Sa vraie place semblerait être à la suite du §. 22 du ch. IV. S. Jean Chrysostôme et S. Augustin notaient déjà que le mérite de la plus grande exactitude revient ici au second Évangile. — *In domum Petri*. Cette maison a beaucoup embarrassé certains exégètes, d'abord parce qu'à cette époque S. Pierre avait renoncé à tout pour suivre Jésus, Luc. V, 11; en second lieu parce que S. Jean l'Évangéliste paraît fixer à Bethsaïda et non à Capharnaüm la résidence du prince des Apôtres. La première difficulté n'est pas sérieuse : le renoncement de Saint Pierre était complet bien qu'il eût conservé la possession de sa maison, parce qu'il usait de ses biens comme n'en usant pas, et qu'au moindre signe de son Maître, il quittait tout pour l'accompagner dans ses pénibles missions. Il n'avait pas fait vœu de pauvreté dans le sens strict de cette expression. On répond à la seconde difficulté en disant que la note du quatrième évangéliste « a Bethsaïda, civitate Andreæ et Petri », n'implique nullement qu'ils demeuraient alors dans ce bourg. Ils étaient originaires de Bethsaïda, mais ils avaient pu se fixer, probablement après le

mariage de S. Pierre, dans la cité voisine de Capharnaüm dans l'intérêt de leur industrie.

— *Socrum ejus*. Indépendamment de la tradition et de ce passage, nous savons encore par le témoignage de S. Paul, I Cor. IX, 5, que le chef du corps apostolique avait été marié. Sa belle-mère aurait porté le nom de Cornélie selon les uns, Clem. Alex. Strom. VII, de Perpétue selon les autres. Il est question de sa fille Pétronille au Martyrologe Romain (31 mai; Cf. les « Acta sanctorum »). — *Jacentem*; le mot grec *θεραπεύων*, désigne vraisemblablement, comme plus haut, §. 6, un accès subit et violent; autrement Jésus, qui était déjà depuis quelque temps à Capharnaüm, l'aurait sans doute guérie plus tôt. — *Et est explicatif et introduit le motif pour lequel la belle-mère de S. Pierre était aliée.* — *Febricitantem*, « tenebatur magnis febris », dit S. Luc avec sa précision toute médicale.

15. — *Et tetigit*. « Et s'approchant, il la souleva, l'ayant prise par la main », dira S. Marc. La guérison fut instantanée et si radicale, ajoutent cependant les trois évangélistes, que la malade put non-seulement se lever, mais encore servir à table son hôte distingué, lui témoignant de la sorte sa reconnaissance. Les médecins ordinaires ne produisent pas de cures aussi merveilleuses! « *Natura hominum istiusmodi est, ut post febrem magis lassescant corpora et incipiente sanitate ægrotationis mala sentiant. Verum sanitas quæ confertur à Domino totum simul reddit* », S. Jérôme, Comm. in h. l. S. Jean Chrysostôme raisonne de la même manière : « *Christus sic fugat morbos, ut vires pristinas mox reducat : ubi curat ars, ibi infirmitatis residet lassitudo ; ubi sanat virtus, ibi languor vestigium non relinquit* », Hom. XVIII. — *Est*. La leçon *αὐτῶς*, « ei », au lieu de *αὐτοῦς*, est favorisée par de nombreux manuscrits.

16. — Après la maison malade, la ville

17. Afin que s'accomplît ce qui a été prédit par le prophète Isaïe, disant : Il a pris lui-même nos infirmités et s'est chargé de nos maladies.

18. Or, Jésus voyant de grandes

17. Ut adimpleretur quod dictum est per Isaiam prophetam, dicentem : Ipse infirmitates nostras accepit, et ægrotationes nostras portavit.

Isai., 53, 4; 1 Petr., 2, 24.

18. Videns autem Jesus turbas

malade. De la maison de S. Pierre, la guérison s'étend à toute la cité de Capharnaüm. Les miracles successifs que Jésus-Christ vient d'opérer, Cf. Marc. 1, 21 et ss., ont produit une vive sensation dans la ville : le bruit s'est répandu que le nouveau Prophète multiplie les prodiges et que sa bonté n'est pas moindre que sa puissance. Tous les habitants se rassemblent devant la porte de la maison, Marc. 1, 33, mais ils ne se présentent pas comme de simples curieux; ils ont de grandes faveurs à demander. Chaque famille a apporté ses malades, ses infirmes : de nombreux possédés sont venus aussi, conduits par leurs amis ou par leurs proches. — *Ejiciebat spiritus verbo*. Jésus condescend à tous les desirs : un mot d'autorité lui suffisait pour expulser ces esprits impurs. Quelle joie dût régner ce jour-là dans Capharnaüm ! — *Vespere autem facto*. Les trois synoptiques observent que cette scène touchante eut lieu le soir, après le coucher du soleil. En effet c'était un samedi, Cf. Marc. 1, 24, 29, 32; or, « Judæos religio tenebat quominus ante exitum sabbati ægrotos suos afferrent », Grotius, Annot. in h. l. Tout travail manuel était scrupuleusement interdit tant que le soleil n'avait pas disparu au-dessous de l'horizon, car alors seulement finissait le repos du sabbat.

17. — S. Matthieu qui, écrivant pour des Juifs, s'efforce de rattacher les événements de la vie du Sauveur aux prédictions messianiques de l'Ancien Testament, cite en cet endroit un passage célèbre d'Isaïe, LIII, 4, avec l'introduction qui lui est familière, *ut adimpleretur*. Ces guérisons multiples qu'il a signalées sont, à ses yeux, l'accomplissement de ce qu'avait annoncé le Prophète lorsqu'il avait dit au sujet du Christ : *חלינו דרין בשם רבונו*, ou bien d'après la traduction de S. Jérôme (Vulg.) : « Languores nostros ipse tulit et dolores nostros ipse portavit ». On voit que, contrairement à son usage, S. Matthieu fait cette citation d'une manière assez littérale d'après l'hébreu; les LXX n'auraient pas pu se prêter ici au rapprochement qu'il avait en vue, car ils traduisent comme il suit le texte d'Isaïe : *ἀμαρτίας ἡμῶν φέρει καὶ περὶ ἡμῶν ὀδυνᾷται*. Mais n'a-t-il pas transformé le sens de la parole du Prophète? Celui-ci, décrivant les souffrances futures du

Messie, en indiquait les heureux résultats pour l'humanité : c'est en voyant d'avance nos péchés effacés, enlevés, par la « satisfactio vicaria » du Christ, qu'il s'écriait : « Languores nostros ipse tulit... » Et telle est bien l'interprétation donnée par S. Pierre à ce passage, Cf. 1 Petr. II, 24 : comment donc l'évangéliste peut-il l'appliquer aux maladies guéries miraculeusement par Jésus? Nous ne l'excuserons pas à la façon de Maldonat, en disant qu'il fait ici une simple accommodation : ce serait une concession aussi dangereuse qu'inutile. Tout peut se concilier très-aisément, sans violence comme sans subtilité d'aucune sorte. Isaïe parle directement, il est vrai, de nos péchés, que Jésus-Christ a daigné expier en souffrant pour nous; mais l'effet n'est-il pas contenu dans la cause? Nos maladies physiques ne sont-elles pas la conséquence funeste de la grande maladie morale, le péché? Prédire de quelqu'un qu'il peut enlever nos péchés, c'est donc prédire par là-même qu'il peut à plus forte raison enlever nos maladies. Nous verrons, en plusieurs circonstances, Notre-Seigneur mettre en relief cette connexion indiscutable et guérir des malades en leur disant : Vos péchés vous sont remis. Concluons donc que, si l'évangéliste ne prend pas tout à fait les paroles d'Isaïe dans leur sens littéral, il les cite du moins « sensu quodam per rationem deducto ex litterali », Van Steenkiste, h. l., sens parfaitement légitime et justifiable. — *Accepit*, c'est-à-dire « tulit », il a saisi, enlevé. Cf. v, 40; Act. III, 41. — *Portavit*, même signification. S. Hilaire fait à propos de ce passage une réflexion profonde et délicate : « Passione corporis sui infirmitates humanæ imbecillitatis absorbens », Comm. in h. l. — La scène du v. 46 a été traduite d'une façon grandiose par le peintre Jouve; il existe sur le même sujet une caudate saisissante et populaire de Rembrandt.

e. *Miracle de la tempête apaisée*, VIII, 18-27. Parall. Marc., IV, 35-40; Luc., VIII, 22-23.

L'ordre de départ et son motif, v. 18.

18. — *Videns autem*... Ces mots contiennent le motif de l'ordre que va donner Jésus. Le divin Maître a autour de lui, par suite de ses miracles, une foule enthousiaste, aux ovations inopportunes de laquelle il désire se

multas circum se, jussit ire trans fretum.

19. Et accedens unus scriba, ait illi : Magister, sequar te, quocumque ieris.

20. Et dicit ei Jesus : Vulpes fo-

foules autour de lui, ordonna de traverser le lac.

19. Alors un Scribe s'approchant lui dit : Maître, je vous suivrai partout où vous irez.

20. Et Jésus lui dit : Les renards

soustraire : il mettra le lac de Tibériade entre elle et lui. — Quand on lit la narration de S. Matthieu, il semble que cet événement ait eu lieu le même soir que les nombreuses guérisons de Capharnaüm racontées dans les deux versets qui précèdent; mais un coup d'œil jeté sur les récits parallèles des deux autres synoptiques suffit pour montrer qu'ici encore le premier Évangéliste s'est laissé guider par l'analogie des faits plutôt que par l'ordre des dates. Le prodige de la tempête apaisée ne fut opéré qu'à une époque plus tardive; Cf. Marc. iv, 35 et ss.; Luc. VIII, 22 et ss. — *Trans fretum, εἰς τὸ πέραν*, de l'autre côté du lac, sur la rive orientale. La province de Pérée était plus isolée, plus calme, et Jésus y avait un nombre beaucoup moins considérable d'adhérents : elle convenait donc parfaitement pour le but que Notre-Seigneur se proposait alors.

Deux disciples imparfaits, §§. 19-22.

19. — S. Matthieu intercale ici un dialogue intéressant qui se serait passé au moment du départ entre Jésus et deux de ses disciples. S. Luc raconte également ce trait en y ajoutant même quelques développements, mais beaucoup plus tard et seulement vers la fin de la Vie Publique, au moment où Jésus allait affronter les attaques de ses ennemis à Jérusalem. Cf. Luc. ix, 57 et ss. Il est impossible de dire avec certitude lequel des deux enchaînements est le meilleur. Peut-être serait-ce celui de S. Luc, attendu qu'aux derniers mois qui précédaient sa mort, Jésus-Christ avait un plus grand besoin de disciples courageux et décidés. Divers exégètes donnent cependant la préférence à l'ordre établi par S. Matthieu, entre autres M. J. P. Lange d'après lequel le troisième Évangéliste aurait fait à l'aide de ce dialogue des combinaisons purement psychologiques. — *Unus Scriba*. « Unus » est synonyme de « aliquis, quidam », de même que *εἷς* l'est parfois de *τις* dans la décadence. L'hébreu *אחד* s'emploie tout à la fois dans le sens déterminé et dans le sens indéterminé. — Ce docteur de la Loi semble avoir compté depuis quelque temps déjà parmi les partisans de Jésus; on peut du moins l'inférer de l'expression « alius de discipulis ejus » du v. 24, où « alius » paraît être opposé à « unus ». Actuellement du moins, il désire entrer dans la société des disciples proprement dits qui

suivaient habituellement Notre-Seigneur, et il exprime hardiment son intention. — *Magister*, c'est-à-dire Rabbi. Les Pharisiens eux-mêmes donnaient souvent ce titre à Jésus-Christ. — *Quocumque ieris*. C'était la coutume ancienne des disciples intimes et dévoués d'accompagner leur maître dans tous ses voyages; au reste, les professeurs de cette époque étaient fréquemment ambulants, allant d'un pays à l'autre pour s'instruire davantage ou pour donner leurs leçons. — Ce Scribe enthousiaste prévoit bien une partie des difficultés auxquelles il s'expose en s'offrant pour accompagner partout le Sauveur dans ses missions; mais il s'en faut beaucoup qu'il ait tout compris. Il parle le langage de l'émotion passagère, irréfléchie, qui compte les obstacles pour rien tant qu'ils sont à distance et qui, sans avoir reçu l'appel d'en haut, se met en avant pour les braver. Ses intentions étaient-elles bien pures? L'espoir de tenir un rang élevé dans le royaume messianique qu'il se représentait sous des couleurs toute profanes, comme ses compatriotes, n'était-il pas son principal mobile? Nous pouvons bien le supposer après les Pères.

20. — *Et dicit ei Jesus*. Le Sauveur, par sa réponse, jette un peu d'eau froide sur cette âme trop ardente. Sans accepter l'offre du Scribe et sans la refuser, il se contente de peindre au vif la vie de renoncement destinée à tous ceux qui le suivent. — *Vulpes foveas habent...* Les êtres les plus pauvres, ceux-là même qui vivent au jour le jour, sans provision pour le lendemain, ont pourtant des abris assurés. — *Nidos* ne traduit point parfaitement le grec *κατασχευώσεις*, qui a une signification plus générale. Cf. XIII, 32 et parall.; sans compter que les nids ne sont pas construits pour être l'habitation régulière des oiseaux. — *Filius autem hominis, ὁ υἱὸς τοῦ ἀνθρώπου* : nom important et célèbre que Jésus-Christ aime à s'attribuer lui-même dans l'Évangile. Les apôtres ne le lui donnent jamais; seul, le diacre S. Etienne en fait usage dans son discours apologétique, Act. VII, 56. Ezéchiel le porte aussi dans sa Prophétie, II, 1. 3-8; III, 4-3, etc.; mais alors c'est simplement l'expression *בן־אדם*, en syriaque *בן־נשא*, que son interlocuteur céleste lui applique pour désigner la distance qui sépare leurs natures réciproques : d'un côté c'est un ange, de l'autre un simple « fils de

ont des tanières et les oiseaux du ciel des nids; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête.

Luc., 9, 58.

21. Un autre de ses disciples lui dit: Seigneur, permettez-moi d'aller d'abord ensevelir mon père.

veas habent, et volucres cœli nidos: Filius autem hominis non habet ubi caput reclinet.

21. Alius autem de discipulis ejus ait illi: Domine, permitte me primum ire, et sepelire patrem meum.

l'homme », c'est-à-dire un mortel. Pour bien comprendre le sens de cette appellation quand c'est Jésus qui la prend, il faut recourir à une vision extatique de Daniel, pendant laquelle ce Prophète eut le bonheur de contempler le futur Messie revêtu de la forme humaine; « Aspiciebam, dit-il, in visione noctis, et ecce cum nubibus cœli quasi filius hominis veniebat », Dan. vii, 13. « Fils de l'homme » signifie certainement Messie dans ce passage: on s'en convaincra en lisant la suite de la narration du Prophète: c'est aussi en tant que Messie que Jésus se dit « le Fils de l'homme » par antonomase. Divers textes évangéliques ne laissent pas le moindre doute à ce sujet. Dans le récit de S. Matthieu, xxvi, 63 et ss., Caïphe somme Jésus au nom du Dieu vivant de lui dire s'il est le Christ, Fils de Dieu. Que répond Notre-Seigneur? « Tu dixisti: amodo videbitis Filium hominis sedentem a dextris virtutis Dei... »; Cf. Marc. xiv, 61, 62; Luc. xxii, 66, 69. Bien plus, tel était le sens que les Juifs eux-mêmes attribuaient à cette expression; Cf. Joan. xii, 34, et surtout Luc. xxii, 70, où ils tirent de la réponse ci-dessus mentionnée du Sauveur la conclusion suivante: « Tu ergo es Filius Dei », ce qui revient à dire: Vous êtes donc le Messie? Toutefois, comme on l'a répété avec beaucoup de raison à la suite de la plupart des Pères, ce titre de « Fils de l'homme » est loin d'être une denomination glorieuse. « אדם, homo, Hebræis sæpissime designat hominem contemptæ sortis, e. g. Jud. xvi, 7, 11; Ps. lxxxii (Vulg. lxxxii), 7; et Ps. xlix (Vulg. xlviii), 3. Opponuntur בני אדם, filii hominis, iis qui ibidem dicuntur בני ארץ, filii viri »; Rosenmüller, Schol. in h. l. « Quia Deus erat et filius Dei, quasi antithesi quadam, quum de se ut homine loquitur, filium hominis se vocat », Maldonat. Toutes les autres interprétations sont inexactes, depuis celle de Fritzsche qui réduit notre expression à un simple « Ego » (« filius ille parentum humanorum qui nunc loquitur, homo ille quem bene nostis, i. e. ego »: quelle platitudo!), jusqu'à celle qui lui fait désigner Jésus comme l'homme par excellence, l'homme idéal. « Hominis » doit se prendre d'une manière générale et ne représente pas spécialement Adam, comme l'a cru S. Grégoire de Nazianze, Orat. xxx, c. 21.

— *Ubi caput reclinet.* Rosenmüller fait sur ces paroles une réflexion naïve quoique exacte: « Homines habitacula appetunt maxime propterea ut quietem ibi capiant: sed qui corpus quieti dant, ii in primis hoc agunt, ut caput quiescat ». Elles expriment, suivant les uns, le dénuement le plus absolu; simplement, selon les autres, la vie agitée du missionnaire, incompatible avec le confort dont on peut jouir sous son propre toit. La première interprétation, que patronnent les Pères, est incontestablement la plus conforme à la réalité; la seconde enlèverait à la pensée du Sauveur une grande partie de sa force. S. Jérôme développe comme il suit le raisonnement de Jésus: « Quid me propter divitias et sæculi lucra cupi sequi, quum tantæ simplicitatis, ut ne hospitium quidem habeam et non meo utar tecto? » — Quel fut le résultat de cette réponse? L'Évangéliste ne le dit pas, mais il semble que sa sévérité dut effrayer l'âme faible et téméraire à laquelle elle s'adressait; telle est du moins l'impression que laisse le récit.

21. — *Alius autem de discipulis.* Cet autre disciple serait S. Philippe d'après Clément d'Alexandrie, Strom. iii, 4, S. Thomas d'après J. P. Lange: mais ce sont là des hypothèses sans fondement; la première est même en contradiction flagrante avec l'Évangile, car S. Philippe était depuis longtemps attaché à la personne de Jésus, Cf. Joan. i, 43 et ss. — *Ait illi.* Suivant le récit plus exact de S. Luc. ix, 59, Jésus avait adressé le premier la parole à ce disciple indécis, en lui disant: « Sequere me ». Il répondit: *Domine, permitte me primum...* « Primum », comme πρώτον, signifie « tout d'abord ». Avant de tout quitter pour vous suivre, permettez-moi de retourner dans ma famille, et *sepelire patrem meum*. Les commentateurs n'expliquent pas de la même manière cette requête du second disciple. Théophylacte, Kypke, Paulus, Rosenmüller et plusieurs autres pensent que le père, quoique âgé, vivait encore et que son fils demandait à Jésus la permission d'aller prendre soin de lui jusqu'à sa mort. « Concedas mihi patris mei curam ad mortem usque habere », Thalemann. Mais ce sentiment ne nous paraît guère soutenable. A quelqu'un qui vous prie de l'accompagner immédiatement, répondre par la demande d'un répit

22. Jesus autem ait illi : Sequere me, et dimitte mortuos sepelire mortuos suos.

23. Et ascendente eo in naviculam, secuti sunt eum discipuli ejus.

Marc., 4, 36; Luc., 8, 22.

24. Et ecce motus magnus factus

22. Mais Jésus lui dit : Suivez-moi et laissez les morts ensevelir leurs morts.

23. Et étant monté dans une barque ses disciples le suivirent.

24. Et voilà qu'un grand mouve-

qui peut durer plusieurs années, ce serait quelque chose de trop exorbitant. De plus, pour que la réponse de Jésus-Christ conserve toute sa force, il faut que la mort ait eu déjà lieu et que le disciple, qui en avait récemment appris la nouvelle, se borne à implorer du divin Maître un délai de quelques heures pour aller rendre à son père les derniers devoirs. Le retard en effet n'eût pas été bien long, les Juifs ayant la coutume d'enterrer leurs morts le jour même du décès. C'est ainsi qu'on interprète communément les mots « sepelire patrem meum » auxquels on conserve leur signification littérale, puisqu'il n'y a aucune raison sérieuse de l'abandonner.

22. — *Jesus autem ait illi.* Notre-Seigneur a effrayé à dessein le premier disciple qui était ou trop ardent ou trop ambitieux; il presse au contraire le second qui est trop hésitant. Sa demande était cependant très-légitime : le sentiment de la nature et jusqu'à un certain point de la religion, Cf. Gen. xxv, 9; xxxv, 29; Tob. vi, 45, la lui avait dictée. Mais Jésus qui connaît cet homme au caractère irrésolu voit que, s'il accède à son désir, c'en est fait de sa vocation. Il faut qu'il choisisse « hic et nunc », ou bien il ne choisira jamais. Voilà pourquoi il lui fait cette réponse, sévère en apparence, bien qu'elle soit inspirée par l'amour le plus sincère : *Sequere me*, sans le moindre délai. — *Dimitte mortuos...* Il y a dans cette dernière phrase un jeu de mots facile à saisir. « Manifestum est Christum eleganti ejusdem nominis ambiguitate uti voluisse. Quum enim bis nominet mortuos, dubium non est quin eodem utrobique modo non accipiatur », Maldonat. Le premier « mortuos » doit s'entendre au figuré, le second dans le sens propre. Celui-ci désigne les morts ordinaires, celui-là les morts spirituels, car, selon la pensée d'Origène, *ψυχὴ ἐν κατὰ ὄσα νεκρά ἐστίν*, Cramer, Catena in h. l. Jésus-Christ veut donc dire que la mort intérieure doit aller de pair avec la mort extérieure : ce sont deux sœurs, qu'elles s'entraident mutuellement ! « Laisse aux gens du monde, qui pour la plupart sont morts à la grâce, au bien, au royaume du ciel, le soin d'ensevelir les corps inanimés de leurs frères : c'est un rôle qui leur convient parfaitement. Pour toi, il existe des obligations plus graves et plus pressantes, celle de me suivre et de

prêcher l'Evangile avec moi ». Telle est la vraie pensée de Jésus. Détruit-elle la piété filiale, comme le prétendait Celse ? Il serait aussi absurde qu'injuste de soutenir une pareille assertion; car il ne s'agit nullement ici d'une règle générale, mais seulement d'un cas particulier dans lequel la vocation, et par conséquent le salut d'une âme, était en danger. Pour combien d'affaires moins importantes ne confie-t-on pas à d'autres le soin des funérailles de ses proches ?

La tempête et son apaisement miraculeux, §§. 23-27.

23. — *Et ascendente eo...* Le fait grandiose qui va suivre, unique en son genre dans la vie de Jésus, est raconté par les trois synoptiques. S. Marc, qui semble lui avoir donné sa place historique, le raconte à la suite des paraboles relatives au royaume de Dieu, prononcées par Jésus durant le cours de la seconde mission galiléenne. (Voir l'Harmonie évangélique). — Après le dialogue instructif auquel nous avons assisté, Jésus s'embarque dans la nacelle qui avait été préparée sur son ordre; τὸ πλοῖον, avec l'article, « in illam navem quæ ad iter comparata esset », Fritzsche; Cf. v. 48. Ses disciples les plus intimes, ceux qui l'accompagnaient habituellement, montent avec lui dans la barque. Le second interlocuteur du Christ était-il parmi eux ? Le récit sacré demeure muet sur ce point; on aime à croire qu'il se montra docile à l'appel divin et qu'il brisa, pour suivre Jésus, le dernier lien qui l'attachait au monde.

24. — *Et ecce motus magnus.* Description très-belle dans sa simplicité et rapide comme l'orage qui éclata sur le lac. « Motus magnus », en grec σεισμός μέγας, Cf. פער גרויס יון. i, 4. Σεισμός est un terme technique pour désigner les tremblements de terre; mais on l'emploie souvent aussi dans la Bible et dans les ouvrages classiques pour représenter toute sorte d'agitations violentes sur terre et sur mer. Au départ rien ne faisait pressentir l'orage; mais on sait que toutes les mers intérieures, entourées de montagnes, sont sujettes à des coups de vent très-soudains qui y déterminent des ouragans terribles. Cela est particulièrement vrai du lac de Tibériade, comme nous l'apprennent les voyageurs anciens et modernes; Cf. Robinson, Palæstina, III, 574; K. Ritter, Erdkunde, xv, 308.

ment se fit dans la mer, de sorte que la barque était couverte par les flots; lui cependant dormait.

25. Ses disciples s'approchèrent de lui et le réveillèrent en disant : Seigneur, sauvez-nous, nous^r périssons.

26. Jésus leur dit : Pourquoi craignez-vous, hommes de peu de foi? Alors, se levant, il commanda aux vents et à la mer et il se fit un grand calme.

27. Et ces hommes l'admirèrent,

est in mari, ita ut navicula operiretur fluctibus; ipse vero dormiebat.

25. Et accesserunt ad eum discipuli ejus, et suscitaverunt eum, dicentes : Domine, salva nos, perimus!

26. Et dicit eis Jesus : Quid timidi estis, modicæ fidei? Tunc surgens, imperavit ventis et mari; et facta est tranquillitas magna.

27. Porro homines mirati sunt,

Outre la raison commune que nous venons d'énoncer, il y a encore le motif particulier de la situation extraordinaire de cette mer : les vents s'engouffrent avec furie dans la profonde cavité qui la contient et semblent parfois vouloir tout renverser. Il n'est donc pas nécessaire d'admettre que cette tempête fut surnaturelle dans son principe (« non est facta tempestas ex intemperie aeris, sed ex divina ordinatione provenit » S. Thom. Aq.; Cf. Glossa ord., Jansenius, Sylveira); il suffit de dire qu'elle fut providentielle. — *Ita ut navicula operiretur...*; S. Marc, iv. 37, est encore plus explicite : « Fluctus mittebat in navim, ita ut impleretur navis »; on courut donc bientôt un danger réel d'être englouti sous les eaux. Cf. Luc. viii, 23. — Cependant, que devenait Jésus? Contraste étonnant! *Ipse vero dormiebat*. Fatigué des travaux du jour qui avaient été nombreux et pénibles, Cf. Marc. iv, 1-35, il s'était couché au fond de l'embarcation et dormait paisiblement. Mais il se proposait aussi de donner par là une utile leçon à ses disciples : « Ideo dormit ut det timendi occasionem et validiorem ipsis præsentium sensum efficiat. Nam si vigilante illo id factum esset, vel non timuissent, vel non rogassent, vel non putassent posse illum id efficere », S. Jean Chrysost. Hom. xxviii in Matth.

25. — *Suscitaverunt eum*. Il fallait que le danger fût bien grand pour qu'ils en vinsent à cette extrémité, eux qui étaient si respectueux et si attentifs pour leur Maître! — *Salva nos, perimus*. La grandeur du péril ressort aussi de la forme rapide, entre-coupée, de leur prière. Encore un instant et il sera trop tard; donc, vite, au secours! L'ouragan devait être bien terrible pour épouvanter à ce point même des pêcheurs accoutumés aux tempêtes du lac.

26. *Et dicit eis... Modicæ fidei*: Cf. vi, 30. Comme s'ils pouvaient périr, Jésus étant avec eux! Οὐκ ἀπίστους εἶπεν, observe très-juste-

ment Théophylacte, ἀλλ' ὀλιγοπίστους. Καθὸ μὲν γὰρ εἶπον· Κύριε, σῶσον ἡμᾶς, πίστιν ἐνδείκνυνται· τὸ δὲ ἀπολλύμεθα οὐ πίστεως. ἐκείνου γὰρ συμπλέοντος οὐκ ἔδει δεδιέναι. — *Tunc*. Citons encore Théophylacte : Πρῶτον παύσας τὸν χειμῶνα τῆς ψυχῆς αὐτῶν, τότε λύει καὶ τὸν τῆς θαλάσσης. Suivant S. Marc et S. Luc, Jésus ne blâme au contraire les disciples qu'après avoir apaisé l'orage. — *Imperavit*; le verbe ἐπετίμησεν du texte grec peut se traduire aussi par « increpavit », car il indique souvent un ordre auquel s'ajoutent des menaces pour le fortifier. Ces ordres et ces menaces adressés à des créatures inanimées supposent quelque chose de plus qu'une simple personification oratoire de la mer et du vent. La nature, troublée par le péché, souvent livrée au pouvoir des esprits rebelles qui l'emploient de mille manières pour nous nuire, est devenue hostile à l'humanité déchue; Jésus lui commande comme à une puissance ennemie. Comparez à ce passage le v. 9 du Psaume cv où il est dit que Jéhova « increpuit mare Rubrum », pour qu'elle ouvrît un chemin à son peuple. — *Et facta est tranquillitas magna*, tout à coup, sans transition; circonstance qui relève la grandeur du prodige: car, après une tempête, la mer demeure longtemps agitée et ne reprend que peu à peu son calme accoutumé, tandis qu'ici le lac devint subitement lisse comme un miroir, « tranquillitas magna! »

27. — *Homines mirati sunt*. Ce verset décrit l'effet produit par le miracle sur ceux qui en furent témoins. Mais quels sont ces « hommes » dont parle l'évangéliste? On a répondu de bien des manières à cette question. Pour Fritzsche ce seraient « homines, quotquot hujus portentii nuntium acceperant », c'est-à-dire les auditeurs subséquents du prodige; interprétation contredite par S. Matthieu lui-même, dont le récit suppose qu'il n'y eut aucun intervalle entre le fait et l'étonnement auquel il donna lieu. D'après S. Jean Chrysostome, cette expression, mal-

dicentes : Qualis est hic, quia venti et mare obediunt ei?

disant : Quel est celui-ci, que les vents et la mer lui obéissent?

gré sa généralité, désignerait les apôtres eux-mêmes ; mais cela paraît assez difficile, car pourquoi ne porteraient-ils pas ici leur nom habituel de μαθηταί? Cf. 77. 23 et 25. Et puis, les disciples de Jésus, qui lui avaient vu opérer déjà tant de miracles, qui venaient même d'obtenir de sa bonté toute-puissante, 7. 25, l'apaisement subit de la tempête, ne pouvaient guère témoigner une admiration aussi extraordinaire que celle dont nous lisons ici la description. Nous préférons donc croire que les hommes en question étaient ou bien des étrangers qui conduisaient la barque, ou bien des curieux qui avaient suivi Jésus à quelque distance sur d'autres bateaux, ainsi qu'on peut le conclure du récit de S. Marc, iv, 36. Ils pouvaient sans doute avoir contemplé de leurs propres yeux à Capharnaüm quelque-une des guérisons miraculeuses du Sauveur : mais le prodige auquel ils venaient d'assister sur le lac avait un caractère plus grandiose, plus directement divin en quelque sorte ; car la Bible semble réserver à Dieu le pouvoir d'ébranler ou de calmer à son gré les flots des mers : « Qui conturbas profundum maris, sonnum fluctuum ejus ». Ps. Lxiv, 8. On comprend après cela l'exclamation qui s'échappa de leurs lèvres : *Qualis est hic!* en grec ποτατός, qu'on peut traduire par « qualis et quantus ». — *Quia* annonce le motif pour lequel ils le proclament grand. — *Mare et venti obediunt ei*; même la mer, même les vents, ces êtres fougueux que nulle main, si ce n'est celle de Dieu, n'a pu dompter, sont dociles à sa voix. — Les applications morales qu'on pouvait tirer de cet épisode étaient trop manifestes et trop frappantes pour être négligées par les moralistes et les exégètes. Les plus belles sont celles qui concernent l'âme humaine et surtout l'Eglise. « Navicula illa figuram Ecclesiae praeferbat, quod in mari, id est saeculo, fluctibus, id est persecutionibus et tentationibus, inquietatur. Domino per patientiam velut dormiente, donec orationibus sancto-rum in ultimis suscitatus, compescat saeculum, et tranquillitatem suis reddat », Tertull. de Bapt. xii. N'est-ce pas, aujourd'hui plus que jamais, l'image de l'Eglise de Jésus? — Signalons parmi les œuvres d'art inspirées par ce miracle, outre de nombreuses fresques des catacombes, un tableau de Rembrandt et un riche oratorio de Gounod.

I. Guérison des démoniaques de Gadara, 77. 28-34.

Plusieurs fois déjà il a été question des démoniaques dans l'Evangile que nous interprétons, Cf. iv, 24 et viii, 16; mais il était naturel d'attendre que la suite du récit de S. Matthieu

nous présentât un cas spécial de possession, pour fournir au lecteur les renseignements généraux qu'il importe de connaître sur cette matière. — 1^o Le nom le plus ordinairement employé dans l'Evangile pour désigner le phénomène mystérieux de la possession est celui de δαμονιζόμενος, Vulg. « daemonium habens ». On trouve encore ceux de δαμονισθεῖς, Marc. v, 18; ἄνθρωπος ἐν πνεύματι ἀκαθάρτῳ, Marc. i, 23; Cf. Luc. iv, 23; ἔχων δαίμονια, Luc. viii, 27; ὁλοούμενος ὑπὸ πνευμάτων ἀκαθάρτων, Luc. vi, 18. — 2^o Sa nature, quoique très-mystérieuse au fond, est assez clairement exprimée soit par ces dénominations diverses, soit par ses terribles effets, dont nous trouvons parfois la description minutieuse chez les synoptiques. Le démoniaque a cessé d'être son propre maître; il est compénétré, dominé par un ou plusieurs esprits mauvais qui sont entrés en lui, qui ont pris le rôle de son âme et substitué leur direction usurpée à l'action légitime que celle-ci exerçait auparavant. Le possédé n'est donc plus qu'un instrument entre les mains du démon. On entend sa voix, mais c'est un autre qui parle par sa bouche. Son système nerveux, son intelligence, sont au pouvoir de cet autre dont il est le jouet. De là ces mouvements violents, ces affreuses convulsions imprimées à ses membres; de là ces blasphèmes épouvantables et cette frayeur des choses ou des personnes saintes; de là cette clairvoyance qui lui révèle des faits qu'il ne saurait connaître de lui-même, par exemple le caractère messianique de Jésus. Toutefois, le démon ne peut jamais, conformément au langage philosophique, devenir la forme du corps sur lequel il a pris un pouvoir si étrange : la volonté demeure inaliénable dans son sanctuaire le plus intime. C'est pourquoi les démoniaques ont parfois des intervalles lucides durant lesquels ils reprennent possession d'eux-mêmes : on les voit alors se précipiter aux pieds de Jésus pour implorer leur délivrance; mais bientôt, il est vrai, ils se relèvent furieux pour le couvrir d'insultes, comme s'il y avait en eux deux personnes dont l'une est dévouée à un dur esclavage qu'elle subit malgré elle, tandis que l'autre domine tout à son gré. La possession est donc un bizarre mélange d'effets psychiques. Presque toujours, dans l'Evangile, nous verrons les phénomènes spirituels qu'elle produit greffés en quelque sorte sur des maladies de divers genre, mais tout particulièrement sur des maladies nerveuses. Il convenait bien au scepticisme frivole de notre époque de nier ou de dénaturer ces faits, et, au moyen des procédés d'inter-

prétation rationaliste ou d'élimination pure et simple qui lui sont propres, de réduire les possessions de l'Évangile aux symptômes pathologiques qui les accompagnent, c'est-à-dire tantôt à l'épilepsie, tantôt à la folie, tantôt à la surdité, au mutisme, à la paralysie, etc. — 3^o Les démons existent : nous n'avons pas à prouver ici cette proposition dont la vérité est si parfaitement démontrée par la Bible, par la théologie et par l'expérience. Or, étant donnée l'existence d'esprits mauvais, rebelles à Dieu, opposés à l'établissement de son royaume parmi les hommes, doués sur la nature d'un pouvoir considérable quoique limité, la possibilité de la possession démoniaque n'est plus qu'un problème facile à résoudre. Ennemis de Dieu, mais n'étant pas capables de l'attaquer directement, les démons s'en prennent à l'humanité que Dieu, dans ses miséricordieux desseins, veut sauver. Mais l'homme, composé d'un corps et d'une âme, est attaquable à la fois par ces deux points. Que si le rôle joué par les démons dans la tentation — l'assaut donné à l'âme — est déjà un bien grand mystère, quoique ce soit un fait indiscutable, pourquoi voudrait-on rejeter la possession — l'assaut donné au corps — parce qu'elle renferme aussi des points que l'intelligence humaine ne saurait expliquer ? « Dans les phénomènes magnétiques, dit avec beaucoup d'à-propos M. de Pressensé, nous voyons le magnétiseur tenir sous sa dépendance absolue le sujet endormi, lui dicter ses propres pensées... Il y a un magnétisme satanique qui s'empare à tel point du moi que le malade devient l'organe d'un pouvoir occulte... Il est reconnu que la lune, dans ses phases, exerce une action étrange sur certaines maladies nerveuses ; le royaume ténébreux dont nous ne sommes séparés que par une invisible et insaisissable frontière ne peut-il pas réagir avec bien plus de force sur de malheureux êtres rendus accessibles à de telles influences ? » Jésus-Christ, son temps, sa vie, p. 384. — 4^o La possession n'est pas seulement possible, sa réalité historique est tout à fait certaine. Nous n'avons pas besoin, pour confirmer notre assertion, de recourir à d'autres témoignages que celui des Évangiles. Il importe de le faire remarquer, il y a ici une question de vie ou de mort pour l'Évangile. Nier la vérité des possessions qu'il expose, et par suite, de leur guérison, supposer que les écrivains sacrés, et Jésus avant eux, ou bien se sont trompés sur la nature de ces phénomènes, prenant pour des effets sataniques ce qui se réduisait à de simples cas de manie ou de crise nerveuse, ou bien se sont accommodés à la superstition populaire de leur temps et de leur pays, trompant ainsi volontairement et leurs contemporains et la postérité, c'est attaquer de front la véracité du récit évan-

gélisme. S'il est, sur un point d'une pareille gravité, le résultat de l'erreur ou de la supercherie, pourquoi ne le serait-il pas ailleurs ? Mais, le caractère véridique des Évangiles étant un fait reconnu, il reste à dire au contraire que les possessions qu'ils racontent étaient réellement l'œuvre du démon. Les narrateurs inspirés montrent à l'occasion qu'ils savaient très-bien distinguer une infirmité ordinaire, une maladie naturelle, des terribles effets produits par les anges de Satan. Tout homme muet, par exemple, n'est point pour eux un démoniaque, bien qu'ils mentionnent des mutismes qui procèdent de l'esprit mauvais. Cf. Matth. ix, 32 et Marc. vii, 32. Il est vrai que les livres de l'Ancien Testament, ainsi que l'évangéliste S. Jean, ne signalent pas un seul cas de possession diabolique. Mais ces divers écrits, bien loin de rien contenir qui contredise la réalité de ce phénomène, accordent en plusieurs endroits aux puissances infernales des pouvoirs analogues ou même supérieurs à ceux qu'elles manifestent dans la possession ; Cf. Job. i et ii ; Tob. vi et vii ; Joan. xiii, 27. De plus, si le quatrième évangéliste omet de parler des démoniaques guéris par Notre-Seigneur Jésus-Christ, c'est en vertu du principe qui lui fait passer sous silence presque tous les faits de la Vie publique déjà racontés par les trois synoptiques. Il est vrai encore que les possédés semblent avoir été beaucoup plus nombreux à l'époque du Sauveur qu'à tout autre temps, mais cela tient à ce que régnait alors plus que jamais, pour employer les expressions de Jésus lui-même, « *hora et potestas tenebrarum* », Luc. xxii, 53. La dépravation qui avait gagné les Juifs comme les païens avait ouvert aux démons l'entrée des esprits et des corps ; ils dominaient en rois sur le monde. En outre, au moment où Jésus-Christ fondait l'Eglise, « l'enfer dut pour ainsi dire concentrer ses forces et les faire éclater dans toute leur énergie, pour disputer l'empire à celui qui venait écraser la tête du serpent », Dictionnaire encyclop. de la Théologie catholique, publié par Wetzer et Welte, trad. de Goschler, Art. Possédé. Le baptême et les autres sacrements protègent aujourd'hui contre les invasions sataniques une multitude de personnes, celles-là même qui vivent en opposition directe avec le titre de chrétien qu'elles ont reçu. — 5^o L'état effrayant de la possession a pu se présenter en plusieurs circonstances sans que ses victimes se le fussent attiré comme un châtiment de la justice divine ; S. Jean Chrysostôme l'enseigne formellement. Néanmoins il suppose le plus souvent un certain degré de culpabilité morale, spécialement des fautes graves dans lesquelles le corps a pris une part prépondérante. On a remarqué que les péchés honteux, en affaiblissant l'organisme et en surexcitant

28. Et cum venisset trans fretum in regionem Gerasenorum, occurrerunt ei duo habentes dæmonia, de

28. Lorsqu'il fut venu de l'autre côté du lac, dans le pays des Geraséniens, au-devant de lui accouru-

le système nerveux, prédisposent d'une manière particulière à la possession diabolique.

28. — *Et quum venisset trans fretum.* Après cette digression nécessaire, revenons à la guérison des démoniaques de Gadara. Nous en trouvons le récit dans les trois premiers Évangiles; mais tandis que S. Marc et S. Luc entrent dans des détails très-circonstanciés, S. Matthieu se borne à une relation abrégée, ce qui ne l'empêche pas de noter tous les faits principaux de ce célèbre miracle. — *In regionem Gerasenorum.* L'état du texte grec soulève ici une grave difficulté, car il présente trois leçons différentes entre lesquelles la critique est fort embarrassée pour choisir. Quelques manuscrits portent, comme la Vulgate et l'Itala, Γερασινῶν; d'autres manuscrits, en plus grand nombre, plusieurs Pères, les versions syriaque et persane, ont Γαδαρηνῶν; enfin le « Textus Receptus » a Γερεσενῶν, leçon favorisée par la plupart des témoins anciens. Cette triple variante n'existe pas seulement ici; on la rencontre de même dans les passages parallèles de S. Marc et de S. Luc, de telle sorte que le texte des deux autres synoptiques ne peut nous être d'aucun secours pour dirimer la question. La leçon Γερεσινῶν, qui semble n'avoir conquis une si grande autorité que grâce au puissant crédit d'Origène, son auteur probable, est aujourd'hui universellement abandonnée. Il est en effet devenu à peu près certain que la conjecture du grand docteur d'Alexandrie a pour base une fausse donnée topographique. La prétendue ville ancienne de Gergesa, patrie des Gergéséniens, qu'il dit avoir existé du vivant de Jésus sur les bords du lac de Tibériade, est tout à fait problématique. Il est vrai que Moïse, Gen. xv, 24; Deut. vii, 4; Josué, xxiv, 44, et l'historien Josèphe à leur suite, Antiq. i, 6, 2, font mention des Gergéséniens, peuple que les Hébreux trouvèrent en Palestine quand ils en prirent possession; mais il ne resta aucune trace de ce peuple dont les conquérants, ajoute Josèphe, détruisirent toutes les cités. — Les critiques attaquent la leçon Γερασινῶν, ou « Gerasenorum », pour un motif analogue. La cité de Gerasa, aujourd'hui Ds hérasch, était située bien loin du lac de Tibériade, jusque sur les confins du désert d'Arabie, et il n'est pas possible, dit Origène, que les évangélistes, toujours bien instruits de tout ce qui regarde leur pays, aient pu proférer un mensonge si évident. Un regard jeté sur une carte de Palestine suffit donc pour renverser cette autre variante. On a cependant objecté que Gerasa

étant alors une des villes principales de la Pérée (ses ruines grandioses, parmi lesquelles on reconnaît les restes de plusieurs temples, d'un amphithéâtre et d'un rempart immense, attestent son importance passée), il serait possible qu'elle eût embrassé un territoire considérable, de telle sorte que la « regio Gerasenorum » se fût étendue jusqu'au bord du lac; mais c'est là une hypothèse très-in vraisemblable, vu l'existence, tout auprès de la mer de Galilée, d'autres villes importantes qui ne dépendaient en rien de Gerasa. — Reste donc la troisième leçon, Γαδαρηνῶν, qui, bien qu'elle soit moins en faveur que les deux autres auprès de la critique proprement dite, demeure cependant la seule possible au point de vue géographique qu'on ne saurait négliger en un tel cas. Gadara, l'une des villes de la Décapole, n'était distante de Tibériade que de 60 stades, Joseph. Vita, c. 65 : ses ruines, que Burckhart et d'autres voyageurs ont retrouvées, ne sont qu'à une lieue au S. E. du lac; elle pouvait donc facilement prolonger son territoire jusqu'au rivage. Elle était assise sur une colline qui s'avance à l'extrémité septentrionale des montagnes de Galaad. A ses pieds coulait le fleuve Hiéromax dans un lit profond. On avait tiré parti de ce que sa situation avait de remarquable sous le rapport stratégique, en l'entourant de fortifications puissantes dont on retrouve encore les débris. C'est donc près de là, Cf. v. 33, selon toute vraisemblance, qu'eut lieu la scène décrite par S. Matthieu. — *Duo habentes dæmonia.* Nous nous trouvons en face d'une nouvelle difficulté qui doit nous arrêter à son tour pendant quelques instants. Comment se fait-il que S. Matthieu mentionne la présence de deux démoniaques à Gadara, tandis que S. Marc et S. Luc ne parlent que d'un seul? La réponse à cette question est assez difficile, comme le montre la multitude des conjectures qu'elle a occasionnées, et peut-être avon-nous ici un de ces divergences peu importantes, il est vrai, mais pourtant assez extraordinaires, que nous ne pourrions jamais concilier d'une manière entièrement satisfaisante, parce que nous manquons de données. Dans tous les cas, S. Matthieu parle trop clairement de deux possédés pour qu'il soit possible de songer à n'en admettre qu'un seul. S. Marc et S. Luc signalent donc ou le plus féroce, au dire de S. Jean Chrysostôme, ou le plus connu, comme le pense S. Augustin, ou encore, d'après Stier et Gerlach, celui qui joua le rôle principal dans cette scène et qui, après sa guérison, exprima le désir d'accompagner

rent deux démoniaques sortant des tombeaux, tellement furieux que personne n'osait passer par ce chemin.

monumentis exeuntes, sævi nimis, ita ut nemo posset transire per viam illam.

Marc., 5, 4; Luc., 8, 26.

Jésus, Marc. v, 48; Luc. viii, 38. Quoi qu'il en soit du motif, il est évident que l'un des possédés passa bientôt à l'arrière-plan et ne tarda pas à disparaître totalement du récit évangélique. Mais ni la relation de S. Marc, ni celle de S. Luc, ne nécessitent d'une manière absolue la présence d'un seul démoniaque à Gadara. Plus loin, dans une circonstance analogue, S. Matthieu parlera de deux aveugles guéris par Notre-Seigneur, tandis que les autres synoptiques ne mentionneront de nouveau qu'un seul miraculé. — *Occurrerunt ei*. S. Pierre Chrysologue fait à ce sujet une belle réflexion : « Exhibiti, non volentes, veniunt imperantis jussu, non suo ausu : attracti sunt inviti, non sua sponte currentes; denique ad præsentiam Christi homines exeunt de monumentis et versa vice captivi fuerunt a quibus fuerant captivati, sistunt pœnis quorum cruciatibus torquebantur, aptant ad sententiam a quibus addicti fuerant jam sepulchris ». — *De monumentis exeuntes*. Les sépulcres des Juifs pouvaient offrir, en cas de besoin, de vastes et d'excellents abris, puisqu'ils consistaient soit en grottes naturelles, soit en caves artificielles creusées en terre ou taillées dans le roc, selon la nature du sol. Leur situation en dehors des villes leur donnait un attrait de plus pour ceux qui voulaient éviter toute société humaine. Il en existe un très-grand nombre dans les roches calcaires de Gadara; S. Epiphane en fait déjà mention dans son ouvrage « adv. hæres. » I, 434 : les plus considérables forment des chambres qui ont jusqu'à vingt pieds carrés de dimension. C'est là que demeurent les habitants actuels d'Um-Keis, devenus troglodytes comme les démoniaques de l'Evangile. — *Sævi nimis* : les narrations plus détaillées de S. Marc et de S. Luc justifient pleinement cette épithète; elles nous représentent ces malheureux comme doués d'une force surhumaine, brisant les chaînes dont on les couvrait de temps en temps pour les rendre moins dangereux, courant tout nus à travers les montagnes et se frappant à coups de pierres. — *Ita ut nemo...* C'est un trait particulier à S. Matthieu et facilement intelligible après les renseignements qui précèdent. Mais là où les hommes ordinaires éprouvaient un effroi bien naturel, le Christ, et les siens protégés par sa toute-puissance, n'avaient aucun péril à redouter. — *Clamaverunt* : comme nous l'avons dit plus haut, ce sont les démons qui

parlent par la bouche des possédés avec lesquels ils se sont pour ainsi dire identifiés, la personnalité de ces derniers semblant avoir momentanément disparu. — *Quid nobis et tibi?* En hébreu כוה לנו ורך, Cf. II Reg. xvi, 40; Jos. xxii, 24, etc. « Hoc si ex usu latini sermonis interpreteris, contemptum videtur inducere. Ita enim Latini aiunt : Quid tibi mecum est? At Hebræis aliud significat, nimirum : Cur mihi molestiam inducis? » Grotius, Annotat. in h. l. La traduction vulgaire de ces mots serait donc : Laissez-nous tranquilles. D'après quelques commentateurs, les démons auraient voulu dire à Jésus : Vous savez bien que nous n'avons rien contre vous, de même que vous n'avez rien contre nous; affectant de tenir ce langage devant le peuple, pour lui faire croire qu'il existait des engagements préalables entre eux et le Sauveur. Mais c'est là un sens trop recherché, qui est d'ailleurs en contradiction manifeste avec le contexte. — *Fili Dei*, c'est-à-dire Messie, Cf. iv, 6; les démons n'ignorent plus que Jésus est vraiment le Christ qui doit sauver le genre humain. — *Venisti ante tempus torquere nos*. De quelle époque les esprits mauvais veulent-ils parler ici? quel genre de tourment Jésus-Christ leur infligeait-il alors? Ce sont deux questions qui dépendent l'une de l'autre, et auxquelles on peut répondre en même temps. Il est certain que les démons, depuis le premier instant de leur chute et de leur damnation, subissent un châtiment perpétuel qui ne leur laisse jamais de repos. Néanmoins, d'après plusieurs textes très-formels du Nouveau Testament, les souffrances qu'ils endurent sont loin d'avoir atteint leur « maximum » de gravité. S. Jude et S. Pierre enseignent de la façon la plus claire et à partir d'un certain moment, il y aura pour Satan et sa milice perverse un surcroît considérable de peine : « Angelos qui non servaverunt suum principatum, dit le premier, sed dereliquerunt suum domicilium, in judicium magni diei vinculis æternis sub caligine reservavit », Jud. 7. 6. S. Pierre ajoute : « Deus angelis peccantibus non pepercit, sed rudentibus inferni detractos in tartarum tradidit cruciandos, in judicium reservari », II Petr. ii, 4; Cf. I Cor. vi, 3. Jusqu'à présent, leur sentence quoique éternelle n'a pas encore reçu le degré de solennité que Dieu lui réserve; en outre, ainsi que nous avons eu l'occasion de le dire précédemment, ils jouissent encore d'un pouvoir

29. Et ecce clamaverunt, dicentes : Quid nobis et tibi, Jesu, fili Dei? Venisti huc ante tempus torquere nos?

30. Erat autem non longe ab illis grex multorum porcorum pascens.

Marc., 5, 11; Luc., 8, 32.

31. Dæmones autem rogabant eum; dicentes : Si ejicis nos hinc, mitte nos in gregem porcorum.

29. Et voilà qu'ils crièrent disant : Qu'y a-t-il entre nous et toi, Jésus fils de Dieu? Es-tu venu ici nous tourmenter avant le temps?

30. Or, il y avait non loin d'eux un troupeau de porcs qui paissaient.

31. Et les démons le priaient, disant : Si tu nous chasses d'ici, envoie-nous dans ce troupeau de porcs.

réel sur la nature et même sur l'humanité, ce qui leur permet de porter partout le désordre ici-bas et d'assouvir en partie leur soif de vengeance contre le royaume de Dieu. Mais, après la sentence finale du jugement dernier, ils seront privés de cette consolation : relégués à tout jamais au fond des enfers, ils y subiront des supplices d'autant plus douloureux que rien ne viendra les en distraire. Les mots « aute tempus » signifient donc : Avant le jugement général. Bien que l'heure précise de ces assises solennelles leur demeurât inconnue, les démons de Gadara pressentaient toutefois, lorsque Jésus s'approchait d'eux pour les expulser, que la fin du monde ne devait pas être aussi prochaine : ils font donc valoir avec hardiesse ce qu'ils croient être des droits acquis. Du reste, comme le fait remarquer S. Jean Chrysostôme, la seule présence du divin Maître était pour eux une aggravation de leurs tourments : « Invisibiliter verberantur, et plus quam mare fluctuant confixi, combusti, atque ex tali presentia intolerabilia patientes », Hom. xxviii in Matth.

30. — *Erat autem...* S. Matthieu, laissant de côté le petit dialogue qui s'engagea sur ces entrefaites entre Jésus et les démoniaques, Cf. Marc. iv, 8-10, va droit au dénouement. — *Non longe ab illis.* Le grec dit au contraire μακρὰν, c'est-à-dire « longue » : mais cet adjectif a une signification très-relative qui peut s'étendre ou se restreindre suivant les circonstances. On le traduirait très-bien ici par la périphrase : « dans le lointain », ce qui établirait un parfait accord entre le récit des trois synoptiques, Cf. Marc. v, 44; Luc. viii, 32. — *Grex porcorum.* S. Marc en fixe le nombre : « ad duo millia ». Ceux qui se sont attribué le triste rôle de soulever des doutes et des objections à propos de chaque trait de l'histoire évangélique, n'ont pas manqué d'alléguer ici l'impossibilité prétendue de trouver un troupeau si considérable de porcs dans une contrée habitée par des Juifs. Il est vrai que le porc est un animal impur selon la loi mosaïque ; mais l'ordonnance qui interdisait d'en manger la chair, ne prohibait

pas de l'élever pour le vendre ensuite aux païens grecs ou romains, qui en étaient très-friands. Il est vrai encore que les Rabbins réprouvèrent ce commerce comme une chose tout à fait indécente et indigne d'un Israélite : « Dicunt Sapientes, Maledictus sit qui alit canes et porcos », Maimonid; « Prohibetur vel mercaturam facere rei cujusvis immun-dæ », Glossa in Kama; mais, selon l'observation pleine de finesse de Lightfoot, Horæ in h. l., « non est cur tam arctis vinculis a canibus suis constrictum credas Judæum, ut eos commodo suo posthaberet, quum speraretur lucrum ». Rien n'empêche du reste que ce troupeau de porcs ait appartenu aux Gentils qui vivaient mêlés aux Juifs dans toute la Décapole.

31. — *Dæmones autem rogabant...* Ils savent bien que là où se trouve Jésus leur pouvoir a complètement cessé; de plus ils prévoient que le Sauveur va les expulser bientôt des corps dont ils ont pris possession : ils essaieront du moins d'obtenir de lui quelque faveur. Mais les voilà contraints par la même d'avouer leur impuissance : « Nec in porcorum gregem diaboli legio habuit potestatem, nisi eam de Deo impetrasset, tantum abest ut in oves Dei habeat », Tertull. De fuga in persecut. c. ii. — *Si ejicis nos hinc,* c'est-à-dire de ces hommes. Et pourtant, c'était par la bouche des possédés eux-mêmes qu'ils prononçaient ces paroles ! On reconnaît très-bien ici le dualisme que nous signalons plus haut. — *Mitte nos in gregem...* Grâce singulière assurément ; mais les démons n'étaient-ils pas les meilleurs juges de leurs propres convenances ? De la sorte, du moins, ils pourront rester dans cette contrée à demi païenne de Gadara qu'ils semblent avoir beaucoup affectionnée, Cf. Marc. v, 40. Peut-être avaient-ils l'intention secondaire de tirer parti de leur défaite, en nuisant soit aux habitants du pays par la destruction des pourceaux, soit à Jésus lui-même en le rendant odieux aux Gadaréniens, qui rejetteraient naturellement sur lui la responsabilité du dégât et qui ne manqueraient pas

32. Il leur dit : Allez. Eux donc sortant *des possédés*, entrèrent dans les porcs. Et voilà qu'avec impétuosité le troupeau tout entier alla se précipiter dans la mer; et ils moururent dans les eaux.

33. Et les gardiens s'enfuirent et venant dans la ville ils racontèrent tout ceci et ce qui était arrivé aux démoniaques.

32. Et ait illis : Ite. At illi exeuntes abierunt in porcos, et ecce impetu abiit totus grex per præceps in mare : et mortui sunt in aquis.

33. Pastores autem fugerunt : et venientes in civitatem, nuntiaverunt omnia, et de eis qui dæmonia habuerant.

de le regarder comme un ennemi de leurs intérêts. La suite des événements paraît donner gain de cause à cette conjecture. Au surplus, selon la pensée de S. Thomas d'Aquin, des animaux impurs ne sont-ils pas un excellent séjour pour des esprits impurs? Les anciens exégètes, en particulier Sylveira et Maldonat, indiquent encore plusieurs autres motifs qu'il serait trop long de rapporter ici.

32. — *Ite*. C'est le seul mot prononcé par Jésus durant toute cette scène, d'après la relation de S. Matthieu. Il accorde purement et simplement la permission demandée. Dieu prête parfois l'oreille aux pétitions de Satan et de ses ministres, Cf. Job. 1 et 11; mais c'est pour les couvrir d'ignominie devant les hommes. — *Exeuntes* : ils quittent violemment les corps des démoniaques, ainsi que l'exigeait Notre-Seigneur; puis, profitant de son autorisation, *abierunt in porcos*. Ce fut une possession d'un nouveau genre, qui fut aussitôt suivie d'un effet très-simple et parfaitement compréhensible, bien qu'il ait été une pierre de scandale pour les exégètes d'une certaine école. Après la parole donnée à l'âne de Balaam, rien en effet n'a aussi vivement choqué les rationalistes que cette influence extraordinaire des démons sur des animaux. Ce fait est cependant très-conforme à toutes les lois connues du monde diabolique et du règne animal. Si les esprits mauvais peuvent s'emparer de l'homme, pourquoi ne s'empareraient-ils pas aussi, pour arriver à leurs fins, de la brute dénuée de raison? Et une brute, devenue le jouet du démon, est-elle capable de lui opposer une résistance bien grande? Cela étant, le reste du récit n'offre plus aucune difficulté. — *Et ecce impetu abiit*... On a remarqué depuis longtemps que les animaux qui vivent par troupes sont d'une excessive impressionnabilité et plus sujets que d'autres à de subites paniques, capables de causer en un instant la ruine de tout un troupeau. Les porcs ont sous ce rapport une susceptibilité particulière; Cf. l'intéressant ouvrage de Scheil, Thierseelenkunde, II, 186. On les voit fréquemment saisis d'une frayeur soudaine dont on ignore entièrement les causes.

On conçoit donc fort bien que, dans la circonstance présente, le troupeau de Gadara, affolé par l'invasion des démons, se soit précipité tout à coup (en grec *ἄρρηκτος*, « irruere, cum impetu ferri ») dans les eaux du lac par la pente rapide, *per præceps*, qui y conduit de ce côté. — *Et mortui sunt*... Les auteurs dont nous avons parlé affectent un mouvement de surprise, parfois même d'indignation, en lisant cette fatale issue. Ils s'étonnent de voir Jésus si bon, si compatissant, causer ce jour-là aux Gadaréniens un dommage si considérable; ou bien ils vont jusqu'à l'accuser d'injustice, parce qu'il s'est arrogé, disent-ils, le droit de léser la propriété d'autrui. Avec un peu de bonne volonté, ils auraient compris qu'il n'y eut là qu'un mal apparent pour un bien réel, et que ce mal ne saurait retomber directement sur le Christ. « Quod autem porci in mare præcipitati sunt, non fuit operatio divini miraculi, sed operatio dæmonum e permissione divina », S. Thom. Aq. Du reste, sans rappeler ici le pouvoir souverain du Fils de Dieu sur toute la création, sans recourir à des excuses cent fois répétées et dont Jésus n'a nul besoin, nous nous contenterons de dire que les habitants de Gadara, plus intéressés que qui que ce soit dans cette affaire, ne lui ayant pas demandé raison de sa conduite, nous n'avons nous-mêmes aucun compte à exiger de lui. Voir dans M. Dehaut, l'Evangile expliqué, etc. II, 434 et ss. un bon exposé des objections soulevées contre ce récit et de leurs solutions. Liseo et Gerlach, à la suite de plusieurs anciens, pensent que la ruine du troupeau eut pour but de châtier les Gadaréniens de leur désobéissance à la Loi; mais nous avons vu (note du §. 30) que le cas de désobéissance n'est nullement prouvé.

33. — *Pastores autem*... La nouvelle de ce qui venait de se passer fut bientôt communiquée à la ville par les porchers qui, saisis d'effroi, s'y dirigèrent en toute hâte. — *Et de eis qui dæmonia habuerant*; il n'y a pas tout à fait cela dans le grec, mais καὶ τῶν δαιμονιζομένων, c'est-à-dire ce qui était arrivé aux démoniaques, tout le détail de leur guérison.

34. Et ecce tota civitas exiit obviam Jesu : et viso eo rogabant ut transiret a finibus eorum.

Luc., 8, 37; Marc., 6, 17.

34. Et voilà que toute la ville sortit au-devant de Jésus, et, l'ayant vu, ils le priaient de sortir de leurs confins.

CHAPITRE IX

Jésus guérit un paralytique et prouve, à cette occasion, le pouvoir qu'il a de remettre les péchés, (vv. 1-8). — Vocation de S. Matthieu, (v. 9). — Fête donnée par le nouvel apôtre en l'honneur de Jésus et incident qu'elle suscite de la part des Pharisiens (vv. 10-13). — Jésus-Christ indique aux disciples de S. Jean-Baptiste le motif pour lequel ses propres disciples ne se surchargent pas de jeûnes, (vv. 14-17). — La fille de Jaire et de l'hémorroïsse, (vv. 18-26). — La vue rendue à deux aveugles, (vv. 27-34). — Guérison d'un possédé muet, (vv. 32-33). — Les Pharisiens accusent le Sauveur d'être de connivence avec Satan, (v. 34). — Nouvelle mission de Jésus-Christ en Galilée ; les brebis sans pasteur ; trop peu d'ouvriers pour la moisson, (vv. 35-38).

1. Et ascendens in naviculam, transfretavit, et venit in civitatem suam.

2. Et ecce offerebant ei paralyti-

1. Et Jésus montant dans une barque traversa le lac et vint dans sa ville.

2. Et voilà qu'ils lui présentèrent

34. — *Et ecce tota civitas...* Concours bien naturel, vu l'éclat du double miracle opéré par Jésus. Chacun désire contempler de ses propres yeux l'auteur d'un prodige si extraordinaire qui témoigne d'une puissance inouïe jusqu'alors. — *Viso eo* : la curiosité une fois satisfaite, un autre sentiment, celui d'une crainte frivole, s'empare de cette foule mobile : on redoute le Thaumaturge, qui pourrait bien infliger au pays des pertes plus considérables, et on le prie de se retirer. — *Rogabant ut transiret...* S. Jérôme a essayé, il est vrai, d'excuser les Gadaréniens, en affirmant que leur démarche provenait « de humilité aqua se praesentia Domini indignos judicabant », Comm. in h. l.; toutefois son avis n'a trouvé qu'un nombre fort restreint de partisans. Il est beaucoup plus naturel de prendre en mauvais part la demande que ce peuple attaché aux richesses matérielles adressait à Jésus. Le Sauveur ne pouvant rien faire parmi des âmes si mal disposées, les punit en accédant à leur désir. C'est un hôte qui ne s'impose jamais, bien qu'il se présente toujours les mains chargées de présents. Il laissa du moins les possédés qu'il venait de guérir comme ses témoins à Gadara et dans la Décapole; Marc. v, 19 et 20.

g. Guérison d'un paralytique, ix, 1-8.

Parall. Marc. II, 1-12; Luc. v, 17-26.

S. Matthieu continue de nous montrer Jésus-Christ sous les traits d'un grand thaumaturge. Son récit n'est accompagné d'aucune

réflexion, d'aucune déclamation ; c'est un exposé tout-à-fait simple d'actions éclatantes, qui remplissent l'âme d'un saint étonnement », Olshausen.

CHAP. IX. — 1. — *Et ascendens in naviculam.* Rejeté, quoique poliment, par les habitants de Gadara, Jésus revient sur le rivage. Comme il n'avait passé que quelques heures sur leur territoire, le bateau dont il s'était servi pour traverser le lac ne s'était pas encore éloigné ; du moins c'est ce que semble indiquer le texte grec en employant l'article, τὸ πλοῖον. Cf. VIII, 23. — *Transfretavit.* S'étant embarqué, et traversant la mer en sens contraire, il passa de la rive gauche près de laquelle était située Gadara, sur la rive droite où se trouvait Capharnaüm, car il voulait rentrer momentanément dans cette ville. — *Civitatem suam.* C'est bien elle et non pas Nazareth, comme le croyait S. Jérôme, qui est désignée en cet endroit par les mots « civitatem suam » : S. Marc. II, 1, affirme en effet très expressément que la guérison du paralytique eut lieu à Capharnaüm. Nous avons vu que Capharnaüm était appelée la cité de Jésus depuis le jour où le divin Maître y avait établi son séjour central et habituel. Cf. Matth. IV, 13 et la note qui s'y rapporte. « Etiam in Romano jure civitas nostra dicitur, ubi la-rem fiximus », Grotius. Il en était de même d'après la coutume des anciens Hébreux, Cf. I Reg. VIII, 22.

2. *Et ecce offerebant...* D'après les narra-